

LE TORCHON BRUULE

Je suis la
grande
intouchable
vénérée

la louve

Je suis
chienne

une femme
ne peut pas
vraiment
crier

et puis
merde!
j'aime les
femmes

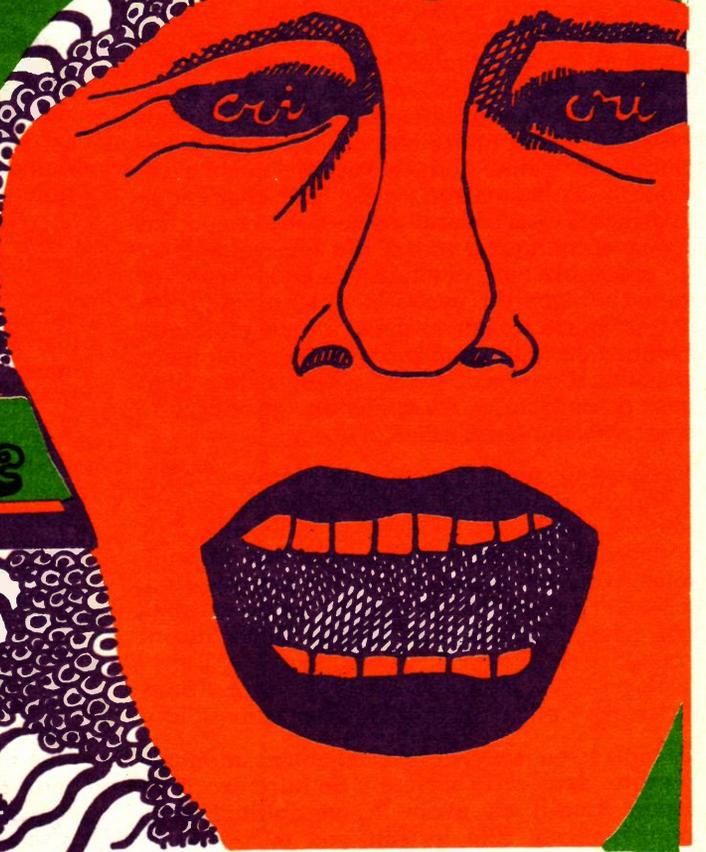
salope

salope

salope

salope

Ca putain



MAMAN !

« Maman ! Maman ! Au secours Maman ! Où est maman ? Je veux sortir ! Maman ! Maman ! » De toute la force de mes petits poings le p'tite môme de 5 ans et demi qui ne comprend rien à ce qui lui arrive, je frappe, je cogne, j'égratigne les murs de ma prison. Je pleure, je crie, je hurle, je sanglote, je trépigne.

Je recogne et j'appelle de plus belle. En vain.

Le fond du désespoir. Immense c'est un désespoir d'enfant. D'autres cris plus loin — mes frères et sœurs —. Les bourreaux sont de pierre qui ne se sentent pas l'âme chavirée par cette détresse d'enfants. Acharnement gratuit.

Rien, strictement rien ne les oblige à nous séquestrer ainsi, chacun dans un boxe fermé, séparément. Des sadiques. Nous sommes à l'hôpital de Roubaix, avenue Julien-Lagache, quelque chose est arrivé à la maison, le début d'un long cauchemar pour nous tous, on vient d'arrêter maman...

Ma, bien sûr, je ne le saurai que longtemps après (et il faut voir comment !). Sur l'instant, aucune explication. On est là, désemparés, à se demander quelle tuile nous tombe sur la tête. Si c'est la fin du monde ou quoi. Mais on ne peut bien crever de trouille entre ces 4 murs nus, pas vrai, qu'est-ce qu'on en a à foutre de ces mioches qui viennent du Pile, ce quartier populaire, sales, mal attifés, des poux sans doute. Et la mère qui vient d'accoucher toute seule et de supprimer le gosse. A-t-on idée ! Tout ça c'est de la mauvaise graine. Et puis c'est envoyé demain à l'Assistance Publique, alors !...

Bien avant, un soir, une petite place mouillée, à droite l'Eglise (du Saint-Rédempteur !...) des gens qui passent devant mon nez collé à la vitre, et moi qui guette longuement, interminablement, mon père qui doit rentrer de l'usine comme chaque soir, et me prendre sur ses genoux fatigués, moi la benjamine, en m'appuyant de son pittoresque accent belge « ma Claudin'que ». Mais il ne rentrera plus jamais.

L'usine l'a usé, vidé de ses forces. Il est en train de crever, d'une blessure qui ne veut pas guérir à cause d'un foutu diabète, de crever sur un lit d'hôpital, l'hôpital de Roubaix, avenue Julien-Lagache... Je ne sais rien de tout ça encore, et je guette. Mais de moins en moins onguement, de moins en moins attentivement.

À 3 ans, un enfant ça se laisse distraire et ça croit aux pieux mensonges...

Et maman qui soudain se retrouve seule, 5 années sur les bras, 13 à 3 ans... Comme papa vivant, elle prend le chemin de l'usine. Le moyen de faire autrement ? Les petits restent à la garde des aînés. Elle trime à longueur de longues journées. Quand elle rentre le soir, puisée par cette exploitation dingue, elle n'a sûrement plus la force de s'occuper beaucoup de nous. C'est la misère noire encore plus qu'avant. Mes sœurs se souviennent qu'on nangeait beaucoup de flocons d'avoine... Malgré cette misère matérielle on est heureux ensemble, on s'aime tous beaucoup, aucune répression à la maison, c'est gai chez nous finalement, c'est chaud, on se tient chaud, au physique comme au moral : le jour, quand on est ensemble, on est tous dans la seule et unique « pièce du bas », la nuit, on se terre les uns contre les autres dans la seule et unique chambre du haut. Une pièce en bas, une pièce en haut... Comme il fallait qu'on s'aime bien tous pour que cette constante promiscuité entraîne jamais d'éclats.

Maman a un ami. Il vient à la maison. Défi à une stupide morale bourgeoise. Elle tombe effrayée. Le gars, c'est évident, se taille. Elle doit se débrouiller seule. Que faire ? Pas 36 solutions. Avoir cet enfant, il n'en est pas question. Comment en nourrir un 6^e alors qu'on est déjà tous sous-alimentés. Les bonnes âmes diront « quand y'en a pour 5, y'en a pour 6 ». Tiens ! Facile à dire, moins facile à le vivre. (Sans parler des « elle n'avait qu'à rester tranquille ».

La répression sexuelle est tellement monnaie courante dans cette société. Se faire avorter ? Encore faut-il en avoir la possibilité ! Fric, connaissance... Elle ne fait pas partie de la Classe Privilegiée de celles qui vont en Suisse ou ailleurs. S'avorter elle-même ? Je ne sais si elle a vainement essayé ou si elle n'a pas osé courir ce risque mortel (mes prochaines re-

cherches m'éclaireront sur ce point comme sur beaucoup d'autres).

Toujours est-il qu'elle subit sa grossesse jusqu'au bout. Démence d'obliger une femme à porter un enfant qu'elle ne veut pas, qu'elle ne PEUT pas avoir. Elle cache son état au maximum et continue sa vie exténuante d'ouvrière d'usine et de mère de famille nombreuse. Sa courageuse décision est prise de ne pas avoir cet enfant, de ne pas faire un malheureux de plus. Il ne lui reste qu'une seule solution, finalement adoptée, la mort dans l'âme c'est certain, s'accoucher toute seule et supprimer aussitôt l'enfant.

Je le crie bien fort ici et je continuerai de le crier : j'accuse la société pourrie dans laquelle nous vivons, cette foutue société bourgeoise cruelle, hypocrite et sournoise, d'avoir acculé ma mère à cette tragique solution. Et, non contente de l'avoir acculée à ça, il a encore fallu qu'elle parachève son œuvre en traînant ma mère (sur dénonciation d'une voisine...) dans la boue des tribunaux où l'on sait quelle « justice » y règne, quatre années de taule. Suppression des droits maternels. Rien de plus facile décidément que de faire passer les victimes pour des bourreaux. Effarant, même plus la possibilité de nous voir à sa sortie de prison.

Elle qui nous aimait tant, ça l'a tuée c'est sûr, car elle est morte, oui, un an après sa libération. A sa sortie, elle réussit une seule fois à



venir me voir en cachette chez une de mes nourrices. C'est moi qui ouvre la porte, je ne la reconnais pas, je lui dis « Bonjour Madame »... Elle éclate en sanglots. C'est alors que je comprends et je me jette à son cou.

Malgré les protestations de la nourrice elle rentre et, pendant une heure, je reste blottie dans les bras de ma mère. Il faut de force qu'on m'en détache. Atroce. C'est fini, elle doit partir. Elle part. Je pressens que c'est la dernière fois. Effectivement, je ne la reverrai jamais plus.

Après notre nuit « d'incarcération » à l'hôpital de Roubaix, nous sommes dirigés tous les cinq sur l'Assistance Publique de Lille. Puis disséminés dans la nature, à droite à gauche, chez des « nourrices ». Tous élevés séparément sans jamais se voir, à quelques exceptions près, et en cachette. Pour ajouter encore à notre malheur, la guerre éclate. Les locaux de l'Assistance Publique sont transférés à Phalempin. Je me souviens d'une immense cave où l'on dormait, où l'on essayait de dormir, à 2 et même 3 enfants par lit. Cris et pleurs partout. Une infirmière se prend de pitié, d'amitié pour moi. Elle me sort de ce lit et me promet pour me calmer et arrêter mes larmes, de demander à sa mère-nourricière (car elle est elle-même de l'Assistance Publique), de me prendre chez eux. Elle tient parole. C'est le seul endroit où je serai bien traitée. Malheureusement leur maison est détruite par les bombardements.

Relogés dans des baraquements, il n'y a plus de place pour moi. Je retourne à l'Assistance Publique.

Ma sœur aînée est particulièrement traumatisée par ces événements (d'autant plus qu'elle arrive à la puberté). Elle adore maman. La séparation est un premier choc terrible. Puis savoir que maman à sa sortie de prison ne pourra plus jamais nous reprendre est atroce pour elle. Plus âgée elle comprend mieux. Elle supporte très mal d'être envoyée du jour au lendemain de l'Assistance Publique chez des particuliers comme bonne à tout faire. Ça ne va pas du tout pour elle. Quand maman meurt, elle ne veut pas le croire. A partir du jour où elle a en mains les papiers officiels le lui confirmant, elle perd le goût de tout et se laisse littéralement dépérir. Elle survit encore quelques années et meurt de misère physiologique.

Mon frère de 2 ans et demi mon aîné est placé lui aussi chez plusieurs nourrices. A 14 ans dans des fermes, garçon de ferme. Il ne réussit pas à courber l'échine. Classé comme « forte tête », se repliant de plus en plus sur lui-même, il est trimbalé de ferme en ferme. L'Assistance Publique ne pouvant « plus rien en faire » l'envoie en maison de redressement. Et la boucle se referme, cercle infernal, quant à 21 ans il est mis en placement d'office avec l'étiquette schizophrène à l'hôpital psychiatrique d'Armentières, où il moisit encore actuellement...

Mes sœurs sont placées, à 14 ans, comme bonnes à tout faire. Elles s'en tirent tant bien que mal, avec tous les traumatismes inhérents à une telle enfance et une telle adolescence.

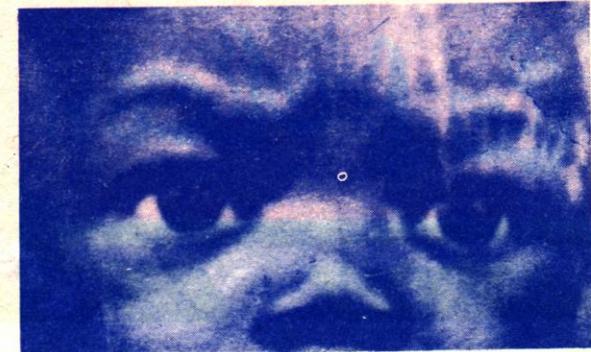
Voilà.

Et on voudrait qu'on encaisse tout ça calmement, tranquillement ? Qu'on trouve normal l'exploitation de maman, sa double oppression, le procès dégueulasse, son issue et toutes ses conséquences ? Non, non, non, mille fois NON ! On m'a élevée durant toute mon enfance et mon adolescence dans le mépris de ma mère. Presque ils s'y seraient arrivés ces salauds à me convaincre. Maintenant je le crie bien haut : mon mépris c'est à la gueule de la société bourgeoise capitaliste que je dois le cracher, que je le crache. Ah ! toujours faire prendre le noir pour le blanc. Y'en a marre. Que la vérité éclate, et sur tous les points. Partout.

Que le voile de l'hypocrisie soit déchiré. Pour ma part je commence. Je fais des recherches dans les journaux de l'époque à la Bibliothèque Nationale. Je recherche les anciens voisins de maman, je les interroge, j'interroge mes sœurs aussi, plus âgées que moi elles ont plus de souvenirs. Je cherche et je cherche encore. Je prends des notes. J'enregistre des témoignages au magnétophone. Je prends des photocopies de documents etc. Je veux constituer un dossier sur ce cas flagrant de JUSTICE DE CLASSE et d'OPPRESSION DE FEMME. J'effectue ces recherches d'une part avec des camarades et des prof's de la Faculté de Vincennes, d'autre part avec des filles du M.L.F.

Je veux publiquement accuser la bourgeoisie de m'avoir pris et mon père, mort de surexploitation à l'usine, et ma mère, et ma sœur aînée et mon frère, tous victimes de cette lamentable société en décomposition.

Ce travail, hormis le fait, d'une part, que c'est quelque chose que j'estime devoir à la mémoire de ma mère, et que, d'autre part, c'est quelque chose de vital pour moi-même, je considérerai ne pas l'avoir fait pour rien s'il peut aider ne serait-ce qu'une seule personne à « prendre conscience », et certains à comprendre que « c'est de ce lieu même, là où est le dénuement le plus extrême, qui s'expérimente comme le lot quotidien paré aux couleurs de normalité, que peut venir le seul discours vrai, transmissible et efficace, et que peut retentir vraiment le vœu, lancé à jamais : NOUS NE SOMMES RIEN, SOYONS TOUT ! »





LUXE-EN-BOURG PLUS DE JARDINS DE LUXE POUR LES BOURGEOIS

On avait décidé, pour fêter la Commune à notre manière, de libérer le Luxembourg. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Fêter la Commune, c'était vouloir démontrer que le peuple est puissant. Libérer le Luxembourg, tout simplement parce qu'on s'était aperçu que dans les parcs faits en principe pour les enfants, nos enfants s'ennuyaient, ne pouvaient pas jouer dans l'herbe — « Pelouses interdites ! » — ne pouvaient pas trop courir — il y a trop de monde — pas trop crier — il y a des gardes qui vous rappellent à l'ordre, et puis surtout qu'ils devaient se contenter, misérablement, de regarder, de leurs yeux et de loin, les balançoires, manèges, toboggans, petites voitures, ânes, etc., tout ce qui était prévu pour eux — s'ils n'avaient pas une bonne série de pièces en poche.

Bref, il y avait tout un commerce des jeux et une restriction permanente de la vie, de la liberté, assez scandaleux pour qu'on se décide à agir sauvagement, comme si même on pouvait arriver comme ça, d'un seul coup, à se conduire en sauvages sur les belles pelouses bien tracées et bien chiantes du Luxembourg.

Et puis on avait choisi le Luxembourg plutôt qu'un autre parc ou jardin, parce que ça pouvait être plus spectaculaire, parce que le Luxembourg représente toute une esthétique et une conception du rapport de l'homme à ce qu'il fait, habite, ou contemple et ça valait la peine de mettre ça en plein jour et puis c'était près de chez nous. Ça a été très simple : on est allés au jardin avec quelques enfants, on s'était donné rendez-vous à 2 heures devant les grilles. Et là, les flics nous avaient bien facilité le travail : les grilles du jardin étaient fermées depuis 1 heure, sur ordre du Sénat. Il y avait un car de C.R.S. un peu plus loin, des flics en civil parmi les enfants et les mères consternées.

Il ne nous restait plus qu'à dire ce qui se passait, en faisant des grandes affiches qu'on a attachées aux grilles et en parlant aux femmes qui étaient là, et à celles qui s'arrêtaient de plus en plus nombreuses.

Et beaucoup étaient bien d'accord pour dire que c'était dégueulasse de fermer un jardin, d'apprendre l'autorité et l'interdit aux enfants et de les transformer petit à petit en débiles moteurs et moutons bêlants sur leurs deux pattes, à 40 ans. Nous avons décidé de rester là, et au moment où une ou deux filles passaient par-dessus les grilles, un gardien ou flic est arrivé de l'intérieur et a ouvert. Alors là, ça a été la galopade sur les pelouses, les rondes, et puis la course vers

les balançoires, le manège, les toboggans, qui pour une fois marchaient sans l'aide du fric sacrosaint. Les gardiens avaient été renvoyés dans leurs foyers, le Sénat et les capitalistes divers qui exploitaient les usagers du Luxembourg avaient du trembler ce jour-là. Le manège était libéré, il s'agissait de tourner la manivelle tout simplement, les plus grands, de 12-13 ans, s'y relayaient, c'était la joie. Ils disaient qu'ils ne s'étaient jamais autant amusés. Tout le monde se parlait, une femme nous disait qu'on avait fait en un jour ce qu'elle avait essayé d'obtenir en rédigeant des pétitions pendant un an.

PRENONS CE QUE NOUS VOULONS !

Et puis tout le monde s'est quitté, en se donnant rendez-vous pour le jeudi suivant.

Le jeudi suivant, il faisait beau, on avait une dizaine d'enfants, mais on était bien embarassés. Tout allait son petit train-train, les mères payaient le tour de manège, ou d'âne, ou de voiture, de leurs enfants. Les capitalistes-patrons n'étaient pas là, il n'y avait que leurs employés. On ne savait pas si c'était très juste de tout prendre d'assaut. Utiliser les chaises sans payer, ce n'était pas un problème : elles appartiennent à un super-capitaliste, M. Lallemand, qui possède plusieurs cinémas dans Paris et toutes les chaises de tous les jardins publics parisiens.

Les manèges et les jeux, c'était un autre problème : s'agissait-il de petits « artisans » qui en vivent, ou au contraire d'une entreprise capitaliste qui sous-paie des employés vieux, malades et infirmes ? Nous n'avions pas assez enquêté là-dessus, nous ne voulions pas non plus utiliser les gosses pour ces actions.

Alors, comment faire ?

On avait faim ; on a piqué-niqué sur la grande pelouse en face du bassin, suivies dans les dix minutes par un tas de monde de tout âge qui ont rigolé tout l'après-midi. L'enthousiasme était très grand, les fonds de pantalons étaient tout vert, la joie et le jeu étaient totaux.

SOYONS CURIEUX DE NOUS !

N'ALLONS PLUS AU BISTROT ALLONS PRENDRE DES BAINS DE SOLEIL DANS LES JARDINS

REINVENTONS ET OCCUPONS NOS JARDINS, NOS RUES, NOS MAISONS, NOTRE MONDE

Tout le plaisir au peuple

J'AIME LE MOUVEMENT DE LIBERATION DES FEMMES

On nous fait croire que le rôle donné aux femmes est destiné à leur bonheur et leur épanouissement sexuel. Que les décisions qu'elles sont appelées à prendre sont basées sur l'Amour. Dans ma vie je me suis trouvé devant des décisions à prendre. Deux propositions de mariage, deux fois enceinte. Je savais toujours que ce que je ressentais en envisageant ces démarches n'était pas ce qu'ils



Tout autour il y avait des groupes de discussions très passionnées. Les réactions étaient toujours les mêmes : c'était d'abord ressenti comme un scandale (« Restez à votre place, c'est interdit ») puis come un acte juste (« vous avez raison l'herbe c'est fait pour se rouler dedans ») comme une faute de goût (« Et l'esthétique du jardin, alors ? »).

Enfin, on a parlé un bon moment de jardinage. A ceux qui craignaient pour leur gazon fragile, on a simplement dit qu'il suffisait d'y planter une herbe ordinaire ou un gazon anglais. De plus, ajouter quelques couches de terre, c'est beaucoup moins cher que de creuser un parking sous un jardin et faire mourir des pelouses entières sans rien en dire. Les frais d'entretien du Luxembourg sont assurés par le Sénat, qui, s'il lésine sur le bien-être de la population, s'offre des salons d'apparat et des salles de projection internes, pour la seule jouissance de quelques-uns très privilégiés.

NOUS RECLAMONS LA SOCIALISATION DE TOUS LES JARDINS PUBLICS ET PRIVES !

Enfin, libérer le Luxembourg c'est pas seulement pour les enfants, c'est pour tous, c'est pas seulement libérer les jeux et les pelouses, c'est vivre le théâtre, la musique, fumer, rire, s'embrasser, y faire tout ce qu'on a envie de faire et qu'on sait pas où le faire, c'est montrer que la liberté, elle demande qu'à sortir de nous, de nos corps, de nos cris.

Le Luxembourg n'est qu'un prétexte et un symbole. Montrons-nous-y comme nous sommes au lieu de nous contenter de l'écrire sur les murs des facs, des villes ou sur les tracts.

Faisons comme chez nous, dansons, rions, jouons de la musique, faisons l'amour, parlons de ce qui nous chante et tous nous y serons, les enfants qui pourront hurler sans se faire engueuler, les jeunes qui pourront se reconnaître, les femmes qui en ont tant à dire depuis tant d'années de silence ; tous ceux qui en ont marre d'attendre leur tour.

appellent « l'Amour ». (Quelque chose comme hypnose extatique des chatouillements partout, etc.) On me proposait de refuser la responsabilité de réaliser ma vie et tant qu'individu, et de la subordonner à un homme et un enfant ou deux ou trois. J'en avais envie. Tout en me rendant compte que ce désir était l'expression de mon envie. Tout en me rendant compte que ce désir était l'expression de ma PASSIVITE. Pas l'« Amour ». J ne pouvais pas prendre librement ces décisions car ces décisions ne pouvaient pas être libres. Que choisir y a-t-il ? Alors si je dis Je ne me sens pas libre et qu'on me répond : « Mais fais ce que tu veux, qui t'en empêche ? », c'est répondre carrément à côté. J'ai un passé de passivité. Lorsque nous ne sommes pas libre, nous ne sommes pas indépendants. Et si ce soir on recevait un coup de téléphone nous annonçant que la Révolution vient d'avoir lieu, et qu'en conséquence nous sommes libérées, DO-IT-YOUR SELF, BABY nous nous sentirions aussi désertés parés que des petits singes à la porte de leur cage. Si on nous accordait l'Opportunité, l'Indépendance, la Libération sans que nous nous soyons battues pour elle, le résultat serait inhibiteur, anxiété, peur solitude et surtout une complète



inégalité de fait. C'est en luttant pour notre libération que nous nous préparons pour elle. La liberté n'est pas accordée. Elle est réalisée. Elle veut dire Autonomie. Et l'autonomie veut dire « à partir de soi ».

Et comme l'autonomie veut dire Liberté, c'est donc à partir de soi et de sa propre oppression qu'on travaille dans le but de cette libération. Nous ne pouvons pas accepter des analyses faites. Nous prenons le droit de tout remettre en question avec une optique nouvelle : la nôtre. Nous ne pouvons plus suivre et moutonner comme nous le faisons depuis toujours. Les groupes gauchistes ou n'importe quel groupe existant perpétuent notre rôle passif. Nous devons faire une nouvelle analyse et libérer ce qui jusqu'ici a été refoulé : notre initiative.

J'aime le mouvement de libération des femmes parce qu'il est complètement à créer.



j'en ai pris pour 25 ans...

Tous les matins.
Tous les matins où j'ai envie de faire des choses.
Mais vous, hein ! Sans pétard...
Je prends mon petit baluchon, avec ce qu'il contiens de petites intimités minables, à soutenir le moral...
Cachet d'aspirines.
Cigarettes pilées.
Poudre à replâtrer.
Lettres : celles que j'aime, celles que je déteste.
Après je prends de métro, idiote, c'est lui qui me prends, parce que là ça commence.

Et puis je vais en prison, sale porte, sale rue, sale escalier. L'estomac, le cœur, tout y part.

Après je reste assise.
J'engraisse.
J'ai mal au dos.
Je baille.
faut que je travaille.

De l'autre côté des vitres dépolies y a une autre prison. Quand j'ouvre la fenêtre ; je peux quand même les jours où j'ai pas froid, je vois un noir habillé en vert (c'est vrai). Il pique des trucs à la machine. A toutes les autres fenêtres il y a des gens qui piquent aussi, mais c'est des femmes, elles ne me font pas signe.

Si j'étais dans une vraie prison il y aurait des drapeaux pour taper dessus, et je pourrais crier à travers la cour, là j'ose pas. Le noir il m'a dit bonjour mais quand il est dans la rue sans sa blouse verte et sorti de sa prison il ne me dit plus rien, et moi j'ose plus...

On a 5 minutes de récréation pour changer le disque. Il y a un chantier. Des prisonniers dehors. Tout ce qu'ils font c'est de gueuler qu'ils sont en tôle, mais de me faire des signes, ou des mots pour me dire qu'ils voudraient m'avoir.

Petit pote si je suis en taule c'est que ta révolte est pas assez forte pour en casser les chaînes parce que ma taule c'est aussi la tienne, alors ta façon de penser au cul me déprime, et je crois pas que tu ai même envie de nous faire reluire, t'as simplement envie de me prouver que t'es un homme malgré ton bleu, et ça je le crois pas. T'es pas un homme, t'es un prisonnier, t'es un lèche le cul du patron, comme moi et notre fête ça ne peut pas être le baisoir, mais le cassage de gueule. Tant pis quand tu penseras comme ça aussi je crois que j'aurais envie pas maintenant. Merci...

MALIKA

Je suis mariée depuis dix ans, je n'aime pas mon mari. Je ne l'ai jamais aimé, d'ailleurs je ne l'ai pas choisi : c'est mon père, qui est Algérien, qui m'a mariée. J'avais 15 ans. J'ai vu mon mari pour la première fois le jour du mariage... J'aurais pu fuir, comme ma sœur aînée, que mes parents ont voulu marier à 16 ans... Mais ils l'ont fait enfermer chez les bonnes sœurs jusqu'à 21 ans. Cela me fit peur, et je n'ai pas eu le courage.

A présent, je pense qu'elle a eu raison. Car même si elle fut enfermée jusqu'à 21 ans, aujourd'hui elle est libre et fait ce qu'elle veut, alors que moi, depuis dix ans, je suis prisonnière dans mon mariage.

Avec mon mari, je n'ai jamais rien ressenti physiquement, si ce n'est de la répulsion ! Il me viole à chaque fois. Tout le monde parle de l'amour, je ne sais pas ce que c'est. Moi mon mari me dégoûte. Malheureusement, j'ai une fille de 6 ans. Si je pars je ne l'aurai pas avec moi. C'est la seule chose qui me retient. Que disent les gens d'une mère qui abandonne son enfant ?

Pourtant je suis partie quelque temps après mon mariage ; je suis retournée dans ma famille. Mais cela ne changeait rien, j'étais en prison, comme avec mon mari : aucune liberté, interdiction de sortir, d'avoir des amis, je n'avais pas le choix, et suis retournée avec lui !

J'ai essayé plusieurs fois de me suicider. J'aimerais m'en aller, prendre une chambre avec une amie, ou seule, mais je n'arrive pas à me décider.

Elle hésite longtemps avant de dire : « En fait, j'ai connu un autre homme, il y a un mois, et ce fut merveilleux. J'ai ressenti quelque chose d'extraordinaire, un plaisir fou, inconnu pour moi. A présent que je sais ce qu'est l'amour, je ne peux plus supporter ma vie. Je ne veux

plus que mon mari me touche. Je veux la liberté, le bonheur, et pouvoir aimer ce garçon que j'ai connu. »

C'est Malika qui parle, elle a 26 ans, est ouvrière... On a mis longtemps à se parler. Je ne sais pourquoi, un jour, elle m'a parlé d'elle. Peut-être est-ce moi qui suis la première allée vers elle ?

Elle a quitté son mari, est partie de chez elle, mais le gars qu'elle aimait avait trouvé un travail très loin... à 250 km. Elle se retrouvait toute seule pendant la semaine... Elle allait le voir tous les quinze jours, le dimanche.

Elle mit toute sa vie, tous ses espoirs entre ses mains, ce qui l'a rendue entièrement dépendante de lui... Lui, s'amusa.

La solitude était affreuse, l'angoisse, la peur...

Elle n'a pas pu supporter. Et nous, au MOUVEMENT, on n'a rien su lui proposer. On n'est pas prêtes pour régler ces problèmes, pour aider, être solidaires des filles qui se retrouvent seules ! Nous n'avons pas su lui faire comprendre que notre bonheur, nous ne devons pas le mettre entre les mains de tel ou tel mec, et n'être rien toute seule ; qu'on doit cesser de compter sur les mecs pour nous faire exister. Qu'on est des êtres humains à part entière, et qu'on doit lutter pour le devenir.

Alors, quand elle a compris qu'elle était une fille bonne à baiser, et c'est tout, elle est retournée avec son mari...

Pourtant, pendant ces deux mois de « liberté », je l'ai emmenée voir des camarades du Mouvement, on a discuté, et, malgré la tristesse qu'elle a ressentie à être seule, elle a tout de même goûté la liberté. Elle était libre de faire ce qu'elle voulait, sans rendre de comptes à personne : se promener, sortir le soir, ne pas rentrer à la maison.

il ne fait pas jour encor et déjà tu cours ton bas file

— rire tu sais rire —

et pleurer dans les mornes étés des villes c'est écrit sur tes lèvres dans tes yeux

— ta fuite —

en moi qui n'ai rien fait pour ça parce que tu traverses mes rues bordées de marronniers et que la nuit te pose

— à mon côté —

voilà pourquoi je t'aime.

14 avril 71.



LETTRE D'AILLEURS

Et l'on a dit : « Quelle est cette [femme damnée] Que ronge sourdement la flamme de l'enfer ? » (Renée Vivien)

Ici, les rires secouent les plus compréhensives. Car l'enfer, hein, les femmes damnées, ça va, c'est fini, poésie du siècle dernier, et puis même, poésie tout court. En un mot tout est dit. Reviens sur terre, camarade, regarde-toi : est-ce que tu as l'air d'une femme damnée ?

Justement pas du tout. A 15 ans, j'ai l'air juste assez maladroite pour qu'on ne sache pas où me caser, et si l'on m'interdit de faire l'amour, c'est encore qu'à cet âge, vous ne voudriez pas que cette enfant... De toute façon, je ne dis pas avec qui j'ai envie, je ferme ma gueule, prudence. On verra plus tard.

Alors j'ai 17 ans et je vais t'attendre dans les jardins publics pour te parler, et rentrer chez toi où nous ne faisons pas l'amour, dans ta chambre aux portes ouvertes. Et un jour tu ne viens plus, simplement. Parce que tu en as assez. Et moi aussi. Une de perdue, dix de retrouvées, disent ces messieurs. Mais ce n'est pas vrai : je ne te retrouverai pas.

Quand plus tard me tombe sur le nez, ça commence à se compliquer drôlement. Parce que maintenant je sais ce qu'on attend de moi. Et parfois je suis pleine de bonne volonté : je veux bien, moi, si vous y tenez. Mais voilà, je ne peux pas. Je dis encore moins qu'avant ce que je cherche, mais je me mets à le chercher vraiment : un coin pour vivre un peu, respirer, te regarder, un coin pour deux femmes ensemble. Et nous ne ces-

serons plus de vivre cachées ou déguisées, travesties, voilà ce que nous sommes : des femmes travesties.

Et quand je me mets à t'aimer, je ne sais jamais si tu ne vas pas me rire au nez ou t'enfuir. Et quand tu te mets à m'aimer, je ne sais jamais si tu ne vas pas fermer ta porte à tout ce monde d'ombre et d'interdits. Parfois tu attends de moi tout ce qu'ils ne te donnent pas, ou bien tu veux que nous soyons ce « couple étrange qui prend pitié des autres couples », mais étranges nous ne le sommes pas, qu'est-ce que cela veut dire ? Plus souvent encore, je suis comme une parenthèse dans une vie normale, une folie passagère, le gâteau que l'on prend en période de régime. D'ailleurs, est-ce que je n'ai pas tout du chou à la crème ?

Enfin, je te parle sans jamais te dire ce que je veux vraiment, car moi-même je ne le sais pas. Je veux te dire la honte de mentir, la honte d'être soi, la honte de t'aimer et la honte de ne pas oser le faire.

Alors je suis ailleurs, où tu ne me rejoins pas, et entre nous il y a ce monde d'hommes fait pour les hommes : ils ont ce qu'ils voulaient, ils nous séparent, ils nous empêchent de comprendre leurs manœuvres, ils te font croire que je ne suis pas une femme ou que tu n'en es pas une. Nous sommes ailleurs chacune dans notre coin. Nous le croyons. Et lorsqu'enfin nous nous réunissons, ils sont encore entre nous : ils sont ma honte, et ta curiosité, de cet « ailleurs ».

Tu ne crois pas qu'il est temps que ça change ?

FETE DES MERES

RELANCE COMMERCIALE DE JUIN



était impossible de répondre autrement puisque tout ce qui à rapport à la sexualité est sale, et péché (...la pomme...). Si bien que quand j'allais au Louvre, je n'osais même pas regarder les statues et les peintures de nus.

Je sois obscène



Chers parents, vous m'avez tuée dès mon plus jeune âge ; merci mon Dieu.

Papa, maman,

Vous êtes désespérés, pour vous je suis une fille perdue. Je ne crois plus en Dieu, je ne vis plus avec le père de mes enfants, mon mari ; je ne pense pas que la baise c'est fait pour avoir des gosses, mais surtout du plaisir. Je n'écoute plus de musique classique, je vole, je fume, je bois, je drague, je fréquente des gens qui n'ont pas les mêmes idées que vous. C'est pour cela que tous les soirs et chaque dimanche vous priez le bon Dieu pour le salut de mon âme. Mais sachez que c'est justement à cause de cette âme que je suis comme ça : j'ai pris conscience tout d'un coup, que contrairement à ce que vous vouliez me faire croire, j'avais un corps, que la vie ça existait et que ça pouvait être chouette si on se donnait la peine de vivre chaque instant le plus intensément possible et non plus pour gagner un ciel hypothétique où soi-disant tout serait Merveille et Amour avec un grand A.

C'est pour cette âme, pour gagner ce ciel, que vous m'avez tuée dès mon plus jeune âge : vous m'avez toujours confinée dans la famille, seul endroit où je pouvais être sûre de ne pas vivre. Toujours, vous m'avez raconté des histoires horribles de petites filles qui se faisaient enlever, violer, vendre à Marseille. C'est pour cela que je n'ai jamais pu me promener seule avant l'âge de 18 ans (après mai 68), que partout, il fallait que je sois accompagnée par vous ou par mes frères, qui, évidemment, n'avaient pas toujours envie d'aller où je voulais. Vous m'avez toujours dit que, à part mon père et mes frères, tous les hommes étaient des salauds, que la seule chose qu'ils étaient capables de faire, c'était de s'exciter à la vue d'une fille et la violer. Toujours vous m'avez parlé de la saloperie de ces filles des rues, les putains qui se vendaient, mais vous avez malgré tout essayé de me dire que ce n'était pas de leur faute, qu'elles n'avaient pas reçu la bonne éducation que j'avais la chance de recevoir... car il fallait bien, comme l'enseigne Dieu, me donner « le sens des autres ».

Dans ce milieu, je m'ennuyais, je m'efforçais d'aimer la musique classique, puisque je n'avais pas le droit d'écouter autre chose. A chaque essai, mes frères venant arrêter l'appareil en m'engueulant, essayant de me démontrer que c'était vulgaire, que ça excitait, que c'était fait pour les gens sans éducation.

Et de fait, cette musique classique était là pour compléter votre éducation : elle nous ramollissait, tout juste ce qu'il fallait pour détruire tout besoin sexuel, ce qui évitait de vous voir poser des questions embarrassantes auxquelles, à part à l'âge de 4 ans, vous n'aviez à répondre que très « scientifiquement », c'est-à-dire complètement à côté de ce que c'était dans la vie : de toute façon, il vous

Voilà, maman, la raison pour laquelle je ne suis pas allée te voir quand j'ai eu mes premières règles, j'ai préféré discuter avec une de mes sœurs qui souffrait comme moi de se sentir sale, de se voir exclue une semaine par mois de la famille par peur de montrer une petite bosse, ou un peu de sang au bas de sa jupe, qui, matins et soirs, s'enfermait dans la salle de bains pour changer et laver ces horribles chiffons, ces couches, plus économiques et plus hygiéniques que les serviettes à jeter (je dis serviettes et non Tampax, car ça nous était vraiment inconnu, vous pensez, s'enfoncer ça dans le vagin ; on aurait peut-être compris trop de choses !). Et ensuite, il fallait les étendre, mais en essayant de les cacher, parce que « ça excitait les garçons » (texto) !...



Alors que c'est si agréable d'être toute nue de temps en temps, nous, non ; de toute façon, on n'aurait pas osé ! même devant nos sœurs, on se promenait toujours habillées, au maximum avec les cuisses à l'air... Vous vous en souvenez de mon premier Levis ? C'était « obscène » (sic). Vous ne vouliez pas que je le mette, sauf la nuit avec un gros pull retombant sur les cuisses et un manteau ou une gabardine par-dessus... Vous vous en rendez compte, pour un homme, voir la forme des fesses d'une fille, quel plaisir, pour ces yeux pleins de plaisir...

Le seul moment où j'étais vraiment contente, c'était au moment des vacances de Noël : on s'en allait à la montagne, sans vous, et on invitait des amis : je m'explique : une de mes sœurs invitait une copine de classe, qui comme elle était de milieu très catholique, comme nous, pouvait faire venir son frère... et voilà, c'est comme ça que j'ai appris ce qu'était l'amour. Mais attention, ne vous effrayez pas tout de suite : je n'ai jamais fait l'amour avec lui, mais j'ai seulement appris dans un bouquin ce qu'était un rapport sexuel et j'y ai tout de suite associé le plaisir car j'étais amoureuse du copain et que je le désirais. Mais il était effectivement trop de votre milieu, il n'a rien compris, il était encore plus névrosé que moi... Et puis il y a eu le fameux mois de mai. Quel printemps ! C'est ma réelle date de naissance : des copains partout, plus d'horaires fixes, de surges, de flics, des vieux cons qu'on engueule...

Et la rentrée à Nanterre ; enfin face à la vie toute la journée je me faisais dragueur, des mecs m'invitaient à aller dans leur piaule... C'était marquant, mais j'avais toujours un peu peur, toutes vos histoires hantaient mon ciboulot. Et puis j'ai connu mon premier mec, le soir je rentrais à la maison toujours par le dernier train, un gros sentiment de culpabilité sur l'estomac ; à chaque fois je vous voyais m'attendre derrière la porte, l'air désespéré, au bord des larmes, à faire pitié.

Nerveusement, c'était insupportable, je voulais m'barrer, aller vivre avec mon mec. Une fois, je suis restée trois jours avec lui ; et quand je suis revenue chez vous, je m'en souviendrai toujours quel gag !

— Où as-tu couché ?

— Dans sa piaule !

— Et lui ?

— Eh bien, avec moi !

Et vous vous êtes mis à pleurer, ça y est, j'étais une fille perdue : « Tu as le démon en toi, tu as succombé à la tentation, tel est l'instrument que le diable a choisi pour te détourner du droit chemin... » (tout ça texto).

Et puis : « Surtout, ne le dis pas à tes petites sœurs... »

Après une lutte de six mois, après les engueulades, le chantage, les sentiments, les essais de récupération quotidiennes, je me suis enfin barrée. Quelques mois plus tard, j'étais enceinte ; quand je vous l'ai annoncé, la seule réaction, ça a été : « Dans quinze jours, il faut que vous soyez mariés. » Tu me conseillais de cacher mon ventre quand j'allais chez vous, et tu ne me parlais jamais de l'enfant qui était en moi, sauf une ou deux fois pour me demander ce que j'allais en faire. J'étais vraiment la honte de toute la famille.

Et voilà, je me suis mariée, j'ai eu un deuxième gosse. Je suis assez dans la merde, je n'ai pas eu le temps de vivre, 3 ans c'est pas vieux, mais ça ne va pas durer...

P.S. : Permettez-moi de vous poser une question : comment avez-vous fait pour avoir des gosses ? Est-ce que c'était chouette ? Si oui, essayez rien que pour le plaisir.

La prise de parole

Vous ne m'avez jamais donné la parole.

Vous ne m'avez jamais écoutée.

Vous me disiez à chaque fois : « Tu as l'air très seule, tu as besoin de parler avec quelqu'un, de communiquer ». Alors j'étais pleine d'espoir je me disais ce coup-ci ça va marcher le dialogue, la vie à deux et tout... Mais la parole vous ne me la donniez pas. Ça ne vous intéressait pas de m'écouter. Vous me preniez et je me laissais prendre. Je me donnais même, maintenant j'ai compris, la parole je la prends, et je vois bien que vous ne m'écoutez pas. Vous essayez par tous les moyens de réduire ce que je dis, de l'envoyer ailleurs, je suis une enfant ou alors vous me regardez comme un objet, et vous en profitez pour ne pas m'écouter. Parce que ce que je dis n'est pas ce que vous aviez envie d'entendre. C'est pour cela que vous ne me donniez pas la parole, parce que mon discours, vous aviez décidé, vous, de ce qu'il serait, vous l'aviez fait dans votre tête, vous n'aviez pas besoin de m'écouter.

Mais j'ai compris, la parole est une chose qui se prend.

Ça ne m'intéresse plus d'exister par rapport aux hommes, d'exister en face d'eux, d'être reconnue par eux en tant qu'être humain car j'ai compris qu'ils ne me reconnaîtront jamais comme un être humain, qu'ils me réduiront toujours à n'être que l'objet de leur désir ou la compagne de leurs projets et de leur vie : femme-objet ou femme-enfant c'est le seul choix.

Désormais c'est face aux Femmes, c'est par rapport à elles que je veux exister. C'est là-bas seulement, c'est par elles seulement que je peux être reconnue comme être humain et c'est face à elles seulement que ça m'intéresse d'exister.

Le mouvement, moi je ne fais plus que ça toute la journée. Je vais de réunion en réunion et quand je ne suis pas en réunion, je vis ma condition de femme 24 heures sur 24.

Le mouvement, moi je ne fais plus que ça toute la journée.



contraception

— Les nausées : n'existent plus avec les nouvelles pilules, sinon prendre la pilule avec repas du soir ou avec un verre de lait.
Si pour une raison quelconque, intoxication mentale, grippe, etc., la femme vomit, moins de 3 heures après la prise de la pilule, faut en prendre une seconde car la première a été rejetée. Si les vomissements se produisent plusieurs jours, il faut voir à utiliser un autre moyen de contraception pendant ce cycle-là.

LES EFFETS METABOLIQUES :

Ils sont dus au fait que la pilule contient des oestrogènes, c'est-à-dire une hormone qui agit sur tout l'appareil génital : vulve, vagin, utérus, ovaires, et qu'elle est détruite par le foie. Si bien que des complications mémeures peuvent apparaître chez certaines femmes qui ont ces organes sensibles, complication qui apparaîtrait aussi au cours de la grossesse si elles en avaient une :

— Les sécrétions vaginales et vulvaires deviennent plus acides si bien que la flore bactérienne vaginale habituelle est modifiée au profit de certains germes qui alors deviennent pathologiques, ex. : développement de champignons (mycose) dans le vagin, infection qui se transmet au partenaire, mais qui est facilement traitée par la mycostatine et disparaît pour ne plus réapparaître, ou alors une allergie avec phénomène d'irritation, aussi facilement guérissable.

— Diminution de la tolérance aux glucoses (capacité de digérer le sucre) donc les diabétiques et les pré-diabétiques doivent être suivis par le médecin lorsqu'elles prennent la pilule.

— La pilule n'affecte pas la possibilité d'avoir des enfants normaux, une fois qu'elle est arrêtée ; les enfants nés de femmes ayant utilisé de la pilule ne peuvent en aucun cas en subir des conséquences. Quelquefois les enfants naissent plus lents à se remettre à fonctionner normalement, mais au bout de 3 mois après l'arrêt de la pilule les cycles reviennent réguliers, et la grossesse est possible. Les petits troubles de la reprise du fonctionnement ovarien expliquent la possibilité de jumeaux chez quelques femmes qui ont été fécondées tout de suite après l'arrêt de la pilule.

— La ménopause est normale sous pilule, avec en moins tous les symptômes désagréables qui accompagnent sa venue habituellement.

B) LES NOTIONS FAUSSES QUI CIRCULENT SUR LA PILULE :

— Elle fait venir des varices : Faux, avec les nouvelles pilules qui sont moins dosées (Millianovlar, Stédiril). Par contre la grossesse chez certaines femmes prédisposées, en particulier les obèses d'avoir des varices.

— « Elle fait tourner le sang » : Faux, c'est une notion propagée de bouche à oreille par les femmes maintenues en troupeau ignorantes qui sont conditionnées à refuser même l'idée qu'elles puissent être responsables de leur propre corps et de son utilisation.

— Elle rend frigide : Faux, au contraire, libérée de la peur d'être enceinte, la femme s'appréhende plus l'acte sexuel, puis découvre le plaisir et peut enfin vivre sa sexualité dans le plaisir. Mais il est vrai que les femmes culpabilisées peuvent refuser cette liberté de jouir sans angoisse et devenir frigides. C'est évidemment un comportement psychologique.

— Elle abîme le corps de la femme et donne des monstres comme enfants : Faux, ce qui abîme le corps de la femme ce sont les nombreuses grossesses dans des conditions pires, les avortements mal faits qui rendent stériles et non la prise de la pilule, soit de 2 hormones physiologiques, c'est-à-dire qui se trouvent normalement dans l'organisme et à des doses égales à celles secrétées chaque jour par l'organisme. Faux aussi pour les monstres, car depuis 10 ans on voit des enfants tout à fait normaux naitre chez les femmes qui ont pris la pilule. Par contre ce qui produit des monstres ce sont les gaz chimiques, les défollants utilisés au Viet-Nam par l'armée américaine.

On a parlé ici que de la pilule car c'est le moyen contraceptif pour la majorité des femmes tandis que le stérilet n'est valable que pour celles qui ont déjà été enceintes ou pour celles qui pour une cause médicale ne peuvent pas prendre la pilule.

Quand aux autres moyens dits contraceptifs, le diaphragme, les gelées spermicides, l'abstinence périodique, l'acte interrompu, soit parce qu'ils nécessitent un matériel non physiologique qui oblige à certaines conditions matérielles et psychologiques pour avoir une sexualité normale (comme le diaphragme) soit parce qu'ils perturbent le cours normal de l'acte sexuel, et n'ont en fait qu'une efficacité à 60% comme le coït interrompu, il faut les oublier et ne pas les utiliser.

On est parti du principe que la femme n'est pas une machine à reproduire qu'elle doit donc utiliser la contraception dès et tant que son corps peut procréer, qu'elle doit utiliser pour cela le moyen le plus efficace, le plus inoffensif, vus les moyens actuels de la science et de la technique, qu'elle doit donc faire le choix de la pilule contre les risques des avortements et des grossesses non désirées qu'elle doit par ce choix commencer à éprouver sa liberté mais que actuellement, les femmes sont inégales devant ce choix et que bien souvent, la société, les pères ou les maris ensuite ne leur permettent pas de faire ce choix et qu'il faut donc qu'elles arrachent le pouvoir de le faire ce choix.

Lire absolument les livres suivants :
— La brochure : « Avortement Contraception » Recherches universitaires (4 F).
— La révolution sexuelle, W. Reich.
— La fonction de l'orgasme, W. Reich.



CONTRACEPTION

Les femmes qui se sont donné la possibilité de choisir la contraception sont celles qui ont échappé au rôle que veut leur assigner la société et ont échappé à la morale de cette société, propagée par les curés, les médecins, les pères et les maris.

La contraception est une des bases de la libération de la femme, en effet elle libère de l'angoisse de la procréation à chaque acte sexuel et oblige à séparer procréation et sexualité.

Il faudrait à l'heure actuelle que presque pour la majorité des femmes, contraception = pilule.

Pourquoi ? parce que c'est le seul moyen efficace à 100% en lui-même. En lui-même, parce qu'il est quelques rares échecs dus à une mauvaise utilisation de la méthode, dont sont le plus souvent responsables les médecins, qui ne livrent que parcimonieusement les informations et le savoir sur la pilule. Exemple : la femme qui a de la fièvre pour une infection quelconque, croit que la pilule est alors contre-indiquée, arrête de la prendre et se trouve enceinte quelque temps après.

Cette efficacité à 100% a été déterminée scientifiquement, il n'y a pas à y revenir.

Méthode :	Echecs dus à la méthode
Coït interrompu	15
Condom (capote anglaise)	5
Diaphragme	3
Stérilet (appareil intra-utérin)	1
Pilule	0
Spermicides	4

Grossesses pour 100 femmes par année

Mais de par sa nature chimique, son mode d'action sur la physiologie sexuelle et autre, la pilule n'est pas un acte gratuit, les risques encourus sont à replacer au milieu des autres, de la vie sociale et à mesurer avec eux. Le tabac et surtout l'alcool sont associés à une mortalité et une morbidité beaucoup plus lourdes et leurs conséquences constituent une part beaucoup plus importante de la pratique médicale.

Examinons les soi-disant risques de la pilule :

A) LES RISQUES MAJEURS :

— La grossesse n'existe pas sous pilule, nous l'avons vu.

— Le cancer : la pilule n'est pas cancérigène, elle ne peut faire naître aucun cancer, mais de même que chez les femmes enceintes les cancers hormono-sensibles (ex : le cancer du sein), les femmes qui auraient un cancer du sein et qui prendraient la pilule pourraient le voir s'aggraver. C'est une des raisons qui font qu'une visite médicale est nécessaire avant de prendre la pilule.

— Le risque thrombo-embolique (c'est-à-dire le risque de faire des phlébites des membres inférieurs, voire même des embolies pulmonaires par hypercoagulabilité sanguine) :

chez les femmes non enceintes ne prenant pas la pilule :	1 pour 20 000,
chez les femmes prenant la pilule :	1 pour 2 000,
chez les femmes enceintes :	1 pour 500,

donc une femme utilisant la pilule a plus de chances d'être vivante un an après qu'une femme qui aura choisi d'avoir un enfant. En fait tout dépend ici du passé médical de la femme.

B) LES EFFETS SECONDAIRES MINEURS :

Ils sont chez une femme sur deux psychosomatiques, c'est-à-dire que si on donnait à cette femme un morceau de sucre à la place de la pilule, mais en lui faisant croire que c'est une pilule, elle aurait les mêmes symptômes.

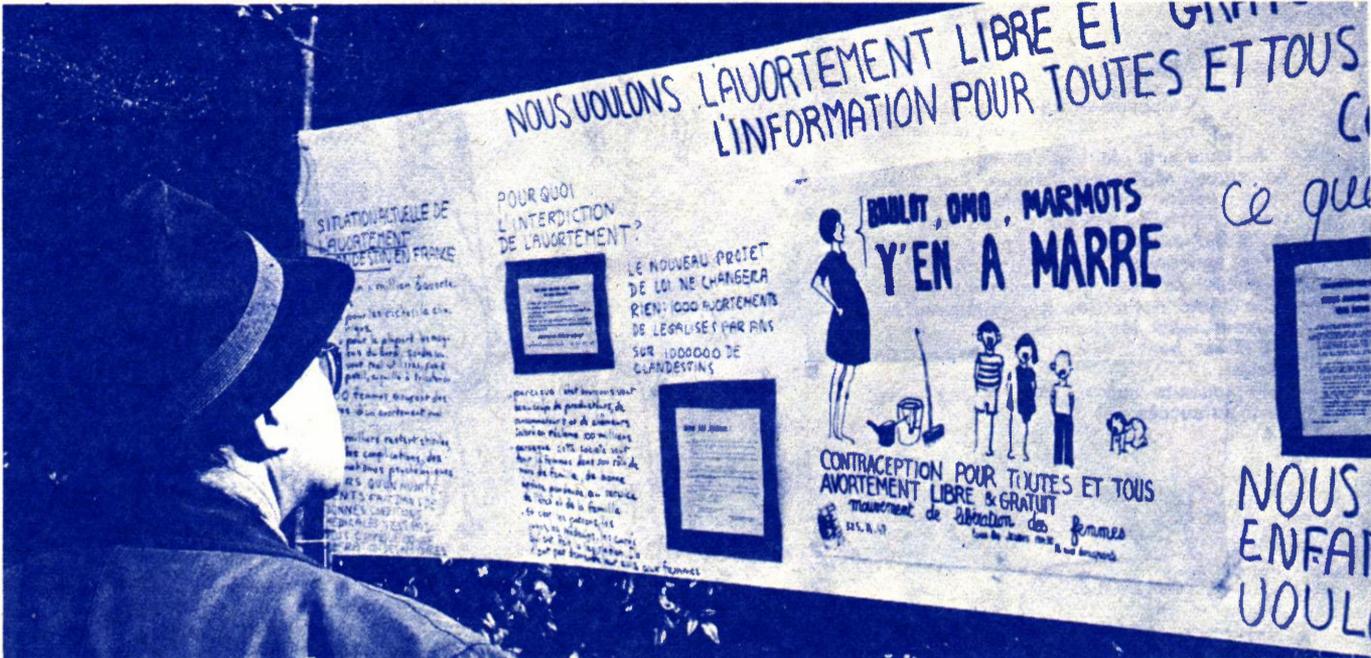
Ces symptômes sont semblables à un début de grossesse. Ils disparaissent généralement à partir du 3^e mois d'utilisation de la pilule qui marquent le début de la tolérance psychique et psychologique. Ils apparaissent sûrement si la femme s'attend à les éprouver et est anxieuse.

Examinons les un par un car parmi eux il en est de vrais, mais il en est de faux, propagés par les ennemis de la libération de la femme et qui sont gonflés par l'ignorance populaire savamment entretenue par les médecins.

— Le mal de tête, uniquement psychologique, c'est-à-dire sans rapport avec la pilule, mais en rapport direct avec l'anxiété de la femme.
— L'accroissement de poids : ne doit plus exister avec les pilules actuelles (Stédiril, Millianovlar), dû en fait à un appétit accru et à un manque d'exercice physique.

— Les saignements : ils ressemblent à des règles, mais qui surviendraient au milieu du cycle. Ils peuvent être très abondants et alarmer, il suffit alors de prendre 2 pilules par jour jusqu'à ce qu'ils cessent et continuer jusqu'à la fin du cycle avec une seule pilule. Ils ne sont pas du tout une contre-indication à continuer la pilule et ne se renouvellent pas au cours des cycles suivants. Ils peuvent aussi indiquer que l'on vient d'oublier une pilule. Il faut alors vérifier sur la boîte, et si c'est celle de la veille en prendre 2 au lieu d'une. Si l'oubli date de plusieurs jours il ne faut plus se croire protégé et il faut utiliser un autre moyen de contraception, par ex. un diaphragme jusqu'à la fin de ce cycle.

l'avortement



Appel du M.L.A. pour l'avortement libre et gratuit

Le mouvement pour la liberté de l'avortement (M.L.A.) est un mouvement pour la liberté : sans la liberté de disposer de leur corps il n'y a pas de liberté pour les femmes. L'interdiction de l'avortement doit être levée pour que les femmes aient la liberté la plus élémentaire, celle dont les hommes disposent de plein droit.

Lorsque les femmes demandent la liberté, on les accuse d'être des criminelles. Les millions de femmes qui ont avorté ne sont pas des criminelles.

Nous dénonçons l'amalgame entre avortement, et euthanasie ou eugénisme, comme nous dénonçons les procès d'intention : il ne s'agit ni de supprimer arbitrairement tous les fœtus — bien ou mal formés — ni de refuser les enfants et la maternité. Ce que nous exigeons c'est le droit et la possibilité matérielle pour chacune d'entre nous, d'avoir et d'élever tous les enfants qu'elle désire, mais seulement si elle en désire. Ce que nous combattons, c'est la maternité obligatoire.

Nous dénonçons l'opposition que l'on voudrait faire entre contraception et avortement, comme si les femmes avaient le choix. Les femmes n'ont pas le choix ; elles ne recourent pas à l'avortement pour le plaisir (!) c'est-à-dire par masochisme, mais parce que la contraception non plus, n'est pas « libre » : la contre-propagande frénétique, le barrage à l'information sont soigneusement entretenus et orchestrés : 6 % des femmes adultes y ont accès aujourd'hui et 2 sur 1 000 seulement viennent des milieux populaires. Refuser l'avortement sous prétexte qu'il freine la contraception revient à pénaliser encore une fois les victimes d'une politique au lieu d'en attaquer les responsables.

Nous refusons aussi le piège que constitue un projet plus « libéral » même s'il permettait l'avortement dit « thérapeutique » (le projet le plus large — celui de l'A.N.E.A. — rendrait légaux entre 1 500 et 15 000 avortements par an, contre des centaines de milliers d'avortement clandestins). L'avortement thérapeutique n'est pas l'avortement libre : permettre aux femmes d'avorter seulement dans des cas « exceptionnels » ou « dramatiques », c'est refuser à l'ensemble des femmes le droit de décider leurs grossesses, c'est donner à d'autres le droit souverain de trancher sur notre vie. Nous n'accepterons plus que l'on puisse forcer les femmes à avoir des enfants contre leur gré. Il ne s'agit nullement de légaliser un état de fait, mais d'obtenir la reconnaissance de notre droit.

Aucune modification de la loi ne peut être bonne, puisqu'elle réglementerait encore la libre disposition que les gens font de leur corps. La loi doit être purement et simplement abrogée.

Nous récusons enfin le recours à l'argument démographique, à l'intérêt national (ou collectif). Quelle est donc cette nation, cette collectivité dont l'intérêt suppose l'asservissement de la moitié (au moins) de ses membres ? Quels sont ceux qui ont décidé de cet intérêt ? Qui parle en son nom ? Et qui nous a consultés sur notre intérêt ?

Ceci intéresse toutes les femmes, et toutes les femmes ont à parler. Pour la première fois, le mur du silence a été brisé : 343 femmes ont déclaré : « J'ai avorté ». Il faut faire tomber ce mur. De nombreuses femmes ont déjà ajouté leur signature. Envoyez les vôtres : nous les publierons à 10 000 signatures ; rejoignez les groupes de quartier qui se sont déjà formés ; formez-en d'autres, à votre travail, à votre domicile...

(Mouvement pour la Liberté de l'Avortement)

Ce texte a été envoyé à la presse, le 10 avril. Aucun journal ne l'a repris, ni mentionné. La presse a publié, utilisé, vendu nos signatures. Elle ne nous a pas laissé parler. Ce que nous disons, c'est l'opinion de la moitié de la population française : cette opinion n'a jamais, nulle part, eu la permission de s'exprimer. Cette opinion était exprimée par les journaux : on n'admet pas que des femmes parlent pour elles-mêmes.

Désormais, c'est nous qui n'admettrons plus qu'on parle pour nous.
PRENONS LA PAROLE.

Les signatures accompagnées des noms et adresses doivent être envoyées à
B.P. F.M.A. 370-13 PARIS

Ecroué pour un avortement à 20 F

Sur dénonciation, un médecin de Metz, M. Jean-Charles MAJRE, 61 ans, a été écroué pour manœuvres abortives. Ce médecin soignait souvent ses clients gratuitement et faisait payer un avortement le prix d'une consultation médicale.

Dans la ville de Metz de nombreuses personnes ont déjà manifesté leur solidarité à l'égard du médecin. Le M.L.A. dénonce la justice de classe qui jette en prison ceux qui pratiquent des avortements dans l'intérêt des femmes.

Nous ne laisserons pas le juge Nauroy appliquer sa « justice ». Nous ferons la nôtre !

Le M.L.A. appelle tous et toutes à se joindre à la campagne de soutien au docteur Maire.

● Sans les exploiter par le fric, le chantage moral et les abus sexuels.

nous les
bibés Ogino
des températures
du persil
de l'eau
savonneuse
des capotes
des coïts
interrompus
et autres
trucs foireux
On en a
marre
d'être
des
mal
aimés



Il y a des affiches au local, 13, rue des Cannelles, 1^{er} étage et aussi des exemples de tracts que vous pouvez roméoter vous-mêmes s'ils vous conviennent. Les réunions de la commission Avortement M.L.F. ont lieu tous les jeudis aux Beaux-Arts de 18 à 20 heures et les réunions mixtes du M.L.A. le jeudi à 19 h 30 toutes les 2 semaines. D'autre part, nous avons besoin d'argent pour poursuivre la campagne. Vous pouvez en envoyer au compte bancaire : F.M.A. - BNP Agence Tolbiac 6397

NON ! NOUS NE SOMMES PAS DES FANATIQUES DE L'AVORTEMENT !

Dans la campagne en faveur de la contraception et de l'avortement libres et gratuits, on nous reproche de mettre davantage l'accent sur l'avortement que sur la contraception.

Nous rappelons que nous n'avons jamais dissocié l'avortement de la contraception dans la déclaration du manifeste et dans tous les tracts que nous avons rédigés depuis. Il est vrai que le fait d'avoir déclaré « J'ai avorté » a largement fourni à la presse l'occasion d'exploiter un tel « scandale », un tel « défi » à la loi, au point de reléguer au second plan la contraception qui — elle — n'est pas interdite en France.

Nous rappelons aussi que nous n'avons jamais proposé l'avortement comme méthode contraceptive. Nous considérons l'avortement comme un pis aller, un ultime recours auquel les femmes ne se résignent jamais de gaieté de cœur. Il serait évidemment mille fois préférable de prévenir un avortement par l'emploi des moyens contraceptifs. Mais parler en terme de préférence, c'est parler en terme de choix. Or les centaines de milliers de femmes qui avortent chaque année en France n'ont pas choisi d'être enceintes comme celles qui se résignent contre leur gré à porter leurs grossesses à terme. Il est intolérable que les femmes soient contraintes de mettre au monde des enfants qu'elles n'ont pas désirés car personne n'ignore les conséquences désastreuses des maternités involontaires. On ne le dira jamais assez. Et puis enfin, que fait-on en France pour lutter contre les interdits moraux et religieux, que fait-on pour vaincre les résistances psychologiques et les préjugés à l'égard de la contraception ? Nous n'insisterons jamais assez non plus sur le rôle particulièrement efficace que jouent l'Eglise et une très grande partie du corps médical : en s'opposant fermement à la libre diffusion des contraceptifs et à l'avortement, ils maintiennent des milliers de femmes dans une situation déplorable. Non, les femmes n'ont pas le choix. Ce choix nous l'exigeons pour nous et pour les enfants que nous déciderons d'avoir ou non en réclamant la contraception et l'avortement libres et gratuits. Lutter pour la libre disposition de notre corps, c'est aussi lutter pour une maternité responsable.

Voilà pourquoi nous avons appelé tous les médecins partisans de notre campagne :

— à promouvoir systématiquement une libre information (débat, presse, brochures, etc.) des méthodes anti-conceptionnelles, et la gratuité des contraceptifs ;

— à assister dans les meilleures conditions de sécurité médicale les femmes qui désireront *quelles que soient leurs raisons*, interrompre leur grossesse.

Mais l'avortement libre, disent certains, c'est la porte ouverte à tous les abus... Il est vraiment comique que l'on puisse condamner l'exigence d'une des libertés les plus élémentaires sur la seule considération des abus que l'on peut en faire. Nous avons bien là la preuve que l'on nous considère comme des êtres totalement irresponsables, ce qui revient à dire que pour l'instant nous sommes justes assez « mûres » (sic) pour adopter les thèses des partisans de l'avortement thérapeutique !

Non ! nous ne tomberons pas dans le piège que tendent aujourd'hui les réformistes.

Nous lutterons jusqu'au bout pour la CONTRACEPTION ET L'AVORTEMENT LIBRES ET GRATUITS.

libres et gratuits



Maria T. - Rennes

Mouvement pour la libération de la femme.

Je vous prie de bien vouloir accepter ma signature. Depuis 20 ans, j'attendais cette révolte contre la maternité obligatoire. Je suis de tout cœur avec vous.

J'ai eu 4 enfants, mon mari en avait un, et nous avons recueilli un enfant abandonné par sa mère à l'assistance publique. (Elle-même victime de lois faites par les hommes, pour les hommes).

S'il est besoin d'exemple, je peux en donner.

Je souhaite que la lutte se poursuive jusqu'au succès.

M. T.



ux M.L.F. et M.L.A.

Nous, Huguette et Pierre Leforestier, clarons solidairement deux avortements, (l'un avant, l'autre après les naissances de nos quatre enfants).

En pratique, l'avortement étant d'ores déjà libre (avec toute sécurité médicale, clinique étrangère, pour les Françaises si disposent de l'argent nécessaire) et gratuit (pour celles qui ne disposent pas d'argent, à l'aide d'un brin de persil, d'une feuille de parapluie ou autre bric-à-brac... avec le risque d'en crever!) — son illégalité traduit en fin de compte une monstrueuse inégalité sociale, une injustice inacceptable en « démocratie ».

Cependant une question se pose : l'avortement causant toujours un traumatisme physiologique et psychique plus ou moins grave — sa gratuité de plein droit n'équivalrait-elle pas à le privilégier par rapport aux moyens anticonceptionnels ? Pour notre part, nous craignons que cette facilité n'entraîne un trop grand nombre de femmes à négliger la légère astreinte au recours à ces moyens. En conséquence, nous proposerions plus précisément :

1) Gratuité du stérilet (fourniture, pose, contrôle qualifiés) : — de toute urgence !
2) Gratuité des contraceptifs chimiques (pilules actuelles et prostaglandine demain) : — pour celles qui seraient « allergiques » au stérilet. (Mais, attention ! Le plus souvent, il s'agit alors simplement de stérilets mal mis en place ou mal contrôlés...).

Dans le cas de défaillance du contraceptif : — avortement libre à l'hôpital avec prise en charge par la Sécurité sociale.

De telles dispositions tendraient vers l'objectif qui nous paraît le plus souhaitable : faire de l'interruption volontaire de la grossesse un cas de moins en moins fréquent.

Cela suppose, en premier lieu, qu'une information suffisante révèle à toutes les femmes (quels qu'en soient le degré d'instruction, la catégorie d'habitat, etc.) qu'elles peuvent enfin cesser de se transmettre de génération en génération les mauvaises astuces immémoriales qui mènent à un lit d'hôpital avec une hémorragie mortelle. Et que, sachant la gravité de l'acte abortif, même accompli dans de bonnes conditions, elles peuvent désormais éviter facilement de s'y exposer.

Pour racheter ainsi l'hypocrisie criminelle qui aura interdit si longtemps de promouvoir les contraceptifs, d'immenses moyens d'information seraient nécessaires.

Pourquoi ne pas revendiquer en faveur de cette Grande Cause Humaine les moyens dont disposent les « Grandes Causes Nationales » : — conception gratuite de la campagne, production gratuite de messages, diffusion gratuite par les mass-media ?

Huguette LEFORESTIER
Pierre LEFORESTIER.



Madame René G...,
Yerres,
Femme au foyer.

Yerres, le 7 avril 1971.

J'ai 35 ans, je suis mariée, j'ai deux enfants. Je déclare avoir avorté sous contrôle médical, en Suisse, voici dix ans passés ! Auparavant, je n'ai jamais lancé la pierre à celles qui se faisaient avorter. J'ai toujours aimé les enfants et jamais l'idée ne m'était venue qu'un jour, moi aussi j'avorterais. Pourtant je me suis fait avorter du premier enfant que j'ai attendu.

Pour quelles raisons ? les voici :
— avant de concevoir cet enfant, j'étais gravement déprimée, doutant de tout, au bord du suicide.

— J'aurais pu épouser le père de l'enfant à venir, mais j'avais l'intuition qu'un tel mariage serait un fiasco.

— J'aurais pu garder cet enfant naturel, mais je ne sentais en moi aucun désir pour cet enfant, aucun amour pour lui ; j'étais « vidée » et mon seul souhait était de me libérer de cette sangsue.

Je n'ai jamais regretté d'avoir choisi l'avortement car au moment où j'ai fait ce choix, il était le seul qui m'ait semblé compatible avec mon état physique et psychique. Je ne dis pas que j'ai bien agi ou mal agi. Je dis que j'ai agi au mieux des circonstances. Je suis heureuse d'avoir vécu cet épisode de ma vie car sans lui je serais incapable de comprendre les femmes qui se font avorter. Je les jugerais et serait peut-être contre l'avortement libre et gratuit.

Je suis pour l'avortement libre et gratuit, mais il faut enseigner très tôt aux jeunes filles à utiliser les contraceptifs (attention à la pilule, c'est loin d'être un miracle) car l'avortement, même fait proprement, amoindrit, diminue une femme. Je suis pour l'avortement libre et gratuit mais je déplore tout le côté superficiel et irréfléchi de la soi-disant révolution sexuelle, de l'érotisme libérateur, etc. Je pense que l'amour charnel doit garder son caractère sacré et que l'avortement doit demeurer une mesure d'exception. Tout ceci et bien d'autres notions devraient être enseignées dès l'âge de 14 ans aussi bien aux adolescents qu'aux adolescentes. Sans cet enseignement, la jeunesse fait des blagues et en fera de plus en plus.

Je signe : R. Gerlier-Agnard.

J'ai 73 ans. Je me suis fait avorter une douzaine de fois.

La première a été dramatique, a failli me coûter la vie ; m'a coûté mon amour, dans l'ignorance, l'obscurantisme, les risques physiques, juridiques et moraux.

Les onze autres opérations effectuées médicalement, proprement, consciemment en connaissance de cause, ont été moins pénibles qu'une purgation et n'ont laissé aucune trace.

Après quoi j'ai donné volontairement naissance à une fille belle et bien constituée.

De toutes les femmes, de tous les milieux, que j'ai connues, je ne crois pas qu'il y en ait une seule qui n'ait subi au moins un avortement, — avant de découvrir un moyen anticonceptionnel accessible et efficace. Ma génération a été ravagée par ce problème.

Il est tellement évident que les femmes ne peuvent qu'avoir recours à l'un ou l'autre de ces moyens si elles ne consentent pas à mettre au monde un enfant chaque année de leur vie d'adulte, quelles que soient les conditions matérielles et morales où elles les feraient vivre, qu'il y a une hypocrisie sans même de vraisemblance dans les interdictions en cours. Sauf précaution masculine ou chasteté intégrale, la femme est obligée d'enfreindre la loi.

Je suis stupéfaite de ne pas voir invoquer les considérations sur l'éducation (qui sont pourtant largement répandues) dans la nécessité de limiter les naissances. Etre une bonne mère me semble davantage le fait de mettre au monde un enfant dans des conditions qui assurent son meilleur épanouissement, plutôt qu'un ou dix de plus.

Aussi la liberté de conception m'est apparue de tout temps comme le critère même du degré de civilisation d'un individu ou d'un peuple.

Je m'inscris au « Mouvement pour la libération des Femmes » et au « Mouvement pour la libération de l'avortement et de la conception ». Je tiens à signer publiquement cette profession de foi.

Si l'avortement a des conséquences aussi néfastes, cela tient aux conditions auxquelles la clandestinité le réduit. J'atteste qu'il est inoffensif quand il est effectué scientifiquement. Il cause beaucoup moins de ravages physiques et moraux que certaines naissances. Les médecins, les juristes, les prêtres mentent.

Mettre un enfant au monde est la chose la plus importante qui soit. C'est pourquoi il est nécessaire d'y donner tous les soins possibles, de rassembler les conditions les plus favorables au développement de l'être qui doit assurer la pérennité et l'ascension de l'humanité. Il est préférable d'y renoncer que de le faire mal, ou de le considérer comme un fléau contre lequel on est impuissant.

Où est le crime ? Dans l'élimination d'un fœtus de quelques semaines et qui n'a encore rien d'humain, — ou dans la liberté donnée à cet allié de faire 12 enfants en 14 ans à sa femme, pour aboutir à la tuer avant de faire enfermer le père de douze orphelins ?

La liberté au service du choix, de l'intelligence, de la discrimination perspicace, de l'amour lucide, du plaisir, de la passion, la liberté de la femme (corps et âme) qui lui donnera sa dignité, voilà ce que nous réclamons.

Simone COLLINET
5, Square de Port-Royal, Paris XIII



sa **VOIX**

un peu âcre
sa voix un peu de Marie
après
j'aime sa voix, la voix de Marie

intellect
mon **cul**

vide vide
déchire

Attention, ça
putain
profession
Afrique

nous sommes attirés par
cette rose placée sur le
rebord de la fenêtre
de mon 15^{ème}, sans
ascenseur

Africain
blessé

Amida, belle, belle

foto foto Sylvie
pourquoi?
j'aime Marie

éclaire
citoris

hystérie

le parfum de
Marie, les hanches
le regard
de Marie
Pour la jouissance

blessé
déchire
déchire déchire douce douce
ce qui nous plaît

ordre
ordure
rouille
mouilles

les hétérosexuelles
et autres, sont
complètement

continent interdit
continent noir

Motre dame
des chiffons

embêtés

j'aime
patience,
moi, nous, toi
ma sœur, patience,
pour l'identité
retrouvée, monde
squelettique,
c'est notre monde
qui remplit

la beauté
du spectacle fait
beaucoup d'envieux,
de jaloux, de mal-baisés
d'exclus

Tsai Tsai
glaque
Aliiii

mal
baisé

j'aime la fête
flip

Koloukhéya

COMMENT NOUS LES AIMONS

Dans le cadre fleuri de notre enquête estivale sur les goûts et préférences de nos contemporains en matière d'hommes, Lamiel a interrogé quelques-unes de nos grandes femmes les plus célèbres. Voici leurs aimables réponses :

Ulyssette O'Mer, la fameuse exploratrice, nous a reçues dans son jardin où nous l'avons trouvée en train de creuser une tombe tout en chantant une chanson triste dans une langue étrangère (In questa tomba oscura). Elle laissa tomber sa pioche, se frotta les mains sur son pantalon et répondit allégrement : Les hommes ? J'ai une vraie passion pour. Je les trouve amusants. Ces êtres attendrissants ont un tel besoin d'affection que chaque fois que j'en vois un, je ne puis m'empêcher de lui caresser la joue et cajoler le derrière. (J'adore le derrière des hommes. Pas vous ?). L'homme est le plus merveilleux des jouets. Quand je suis avec un homme, je me sens une âme d'enfant et je retrouve la nature. Créature animale, instinctive et sans défense, cet être que d'aucuns disent inférieur mais que moi je sais profondément bon et doux, cet être donc que d'aucuns disent méprisables mais que moi je mets sur un piédestal (mes plus beaux poèmes lui sont dédiés et il a inspiré mes fugues les plus

voir sa jeune poitrine palpitante convertie d'un blond duvet (j'adore les blonds), les lèvres rouges, l'haléine fraîche, les aisselles rasées et désodorisées, tout prêt à se coucher dans les draps odorants de lavande et à se donner à moi comme au premier jour. Mes infidélités lunaires dont il a la discrétion, l'intelligence et le bon goût de ne pas parler, ajoutent comme du piment à nos ébats. Prends-moi encore, gémit-il, et mon cœur fond de tendresse. Il me redonne du courage pour me lancer à l'assaut des planètes. Même si je vais sur Mars, je reviendrai, car je sais qu'il attendra toujours mon retour.

J'ai trouvé Bulle Hauser, la célèbre et explosive entrepreneuse de démolition juchée sur son bulldozer jaune agressif, en train d'enfoncer une porte ouverte du Sacré-Cœur. Elle consentit de s'arrêter pour répondre à ma question, sans toutefois quitter sa monture.

Moi j'aime qu'un homme soit beau et se taise. Un homme vraiment hominien se garde bien d'ouvrir la bouche car il sait qu'elle est faite pour les baisers. Je ne peux supporter les hommes qui parlent trop, ceux qui passent leur journée au téléphone, il y en a même qui la passent à deux téléphones, tellement ils sont bavards, et quand personne

Nous rentrerons dans la carrière, il n'y a pas de débouchés, les gueules cassées mieux qu'une chance un espoir, je venais de la droite, lève-toi et marche, l'ordre sera rétabli, vise bien, les malfaiteurs seront punis, je l'ai eu dans le mille, droit dans l'œil, l'opération est réussie, la région est pacifiée, paix sur terre aux hommes de bonne volonté, feu, une poule dans chaque pot, Paris vaut bien une messe, une morne plaine en vaut deux, messieurs les Anglais tirez les premiers, rien de nouveau sur le front de l'ouest, je m'en lave les mains, attends ton tour, sales boches, fière Albion, épargnez, le travail c'est la santé, la maison ne fait pas de crédit, enrichissez-vous, votre capital doublé en cas de décès, une femme, une femme, un déodorant, assurez-vous sur la vie et oubliez le reste, visitez la Grèce, défense de cracher, ouvrez un compte en banque, fermez-là, Parly II vous attend, ses sites, ses monuments, je suis arrivé le premier, trois pièces tout confort, il est interdit de déposer des ordures, l'auto de monsieur est avancée, feu, garçon l'addition, circulez, ce petit vin a un petit goût de terroir tout à fait remarquable, quand j'entends le mot culture je sors mon revolver, à nos morts, garde à vous, en avant marche, de père inconnu, la ligne bleue des Vosges, marche ou crève, c'est la vie, à Berlin à Berlin, des sous Charlot, n'oubliez pas le service, j'ai une femme et des enfants, la publicité travaille pour vous, feu, quand je serais grand je veux être pédégé comme papa, vive le roi, allez France, je vous emmène au poste, traversez piétons, l'amour toujours, espèce d'enculé, alors je lui ai tiré un coup dans le ventre, la tripe tricolore, vous avez grillé un feu rouge, l'oreille ennemie vous écoute, alors on baise ? saluez le drapeau, achetez de la laine pure, la patrie a besoin de jeunes, pas d'embauche aujourd'hui, sale voyou, au voleur, vous avez chanté dansez maintenant, un petit digestif ? c'est la vie, feu, demandez des esquimaux, Pex lave plus blanc, achetez des nouilles, buvez du rouge, fumez des blondes, coupable, vingt mois de réclusion, mettez un tigre dans votre moteur, le ministre a serré les mains des survivants, cet homme va mourir

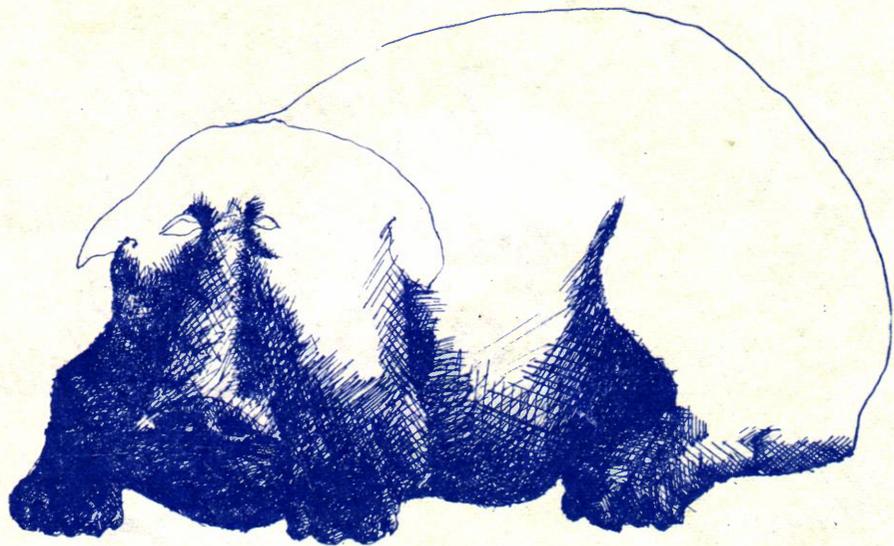
dans deux secondes, prenez l'avion, la soupe était trop salée il tue sa femme d'un coup de hache, le crime ne paie pas, j'ai fait mon devoir, je n'ai fait qu'obéir aux ordres, un



ordre c'est un ordre, l'homme est un roseau pensant, je pense donc je suis un roseau, qui dort dîne, travaillez, la paresse est la mère de tous les vices, découvrez les Caraïbes, la patrie a besoin de voitures, cent treize morts ce week-end, ici s'élèvera un immeuble à onze étages, ta gueule, j'appelle les flics, à bas, à mort, tout est perdu fors l'honneur, feu.

Les hommes qui parlent trop je les fuis comme la peste. C'est pour ça que j'ai quitté le type qui était avec moi avant. Une fois je l'ai entendu proférer une ineptie du genre où sont mes pantoufles, fais-moi du café, je l'ai foutu à la porte aussi sec. Ce n'est pas les hommes qui manquent, il y en a même trop. Maintenant je suis heureuse, j'ai la paix chez moi, j'ai trouvé un sourd-muet. Il ne me dit rien et moi non plus. On ne s'entend pas. Les autres n'ont rien à se dire mais se le disent sans arrêt. Ils ne s'entendent pas mais quel bruit ils font ! Quand j'ai envie de parler, je vais au bistrot voir les amies. L'amitié ça dure, l'amour ça passe.

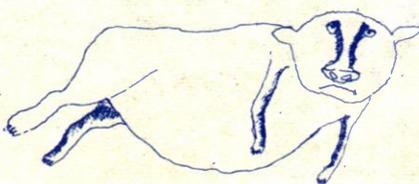
(à suivre)



inspirées) n'a pas demandé à naître démuné de tout don pour survivre, jusqu'au simple talent de se nourrir et vêtir tout seul, il a été ainsi créé par Dieu et pour la plus grande joie des femmes. Il a besoin de protection, les femmes ont besoin de protégés. Ils se complètent. C'est pourquoi il reste attaché de toutes ses fibres à la femme qui, volage et inconstante, le trompe et retrompe. Il faut la comprendre, ses activités extérieures la poussent à avoir de multiples amours. Elle a un homme dans chaque port et, soumise toute la journée aux appâts irrésistibles des jambes de son secrétaire, elle ne peut se retenir, le soir venu, de lui sauter dessus. Mais, cela ne l'empêche pas d'aimer l'homme de sa vie d'un amour profond et tenace, contre vents et marées, contre secrétaires et marins, ses sauterelles passagères au dehors n'étant qu'un passe-temps vite oublié dont elle ne peut, hélas, se passer. Car, si la fidélité est l'apanage de l'homme qui passe sa vie à rêver de la femme idéale et à la chercher partout et jusqu'au tombeau, la femme, elle, est mobile. (La donnée mobile).

Moi-même, quelle joie j'éprouve à chaque fois que je reviens de la lune, saturée d'aventures et de passions éphémères, de retrouver mon homme au foyer, sagement penché sur sa tapisserie, dans la paix des pénates, les casseroles astiquées, la vaisselle étincelante, les mains douces et blanches, une coiffure floue et romantique ornant son crâne viril (je suis une idéaliste, j'aime les coiffures floues et romantiques), l'œil doux et rêveur, le rimmel qui ne coule pas malgré une larme au bout des faux-cils (je ne peux supporter un homme au rimmel qui coule, ça me coupe l'élan), vêtu d'un négligé vaporeux qui laisse entre-

ne les appelle, ils appellent tout le monde. Dès qu'un homme se trouve sur un balcon il fait un discours. Or, parler n'est pas hominien. Un vrai homme doit savoir se tenir à sa place et ne pas sauter plus haut que son cul. Il devrait se contenter de son poste-clé à l'intérieur de la cellule familiale et du tissu des amours. Il règne sur un cœur de femme, que lui faut-il de plus ? Hélas, la puérité des hommes dépasse toutes les bornes. Quand je vois deux de ces adorables créatures en train de jouer avec des morceaux de papier multicolores peints à l'effigie de personnages morts et enterrés depuis longtemps, je me fends la pipe. Quand un homme parle, je ne l'écoute pas car je sais d'avance ce qu'il va dire, il va parler billets, voitures, actions et autres chiffons et ferrailles. Le nombre de pineries qu'un homme peut prononcer dans une journée ! Bonjour, pardon, merci, il fait beau, oui monsieur, oui patron, à vos ordres mon colonel, français françaises, la vie a encore augmenté, ça va, défense de marcher sur l'herbe, halte ou je tire, à bas, vive, sale bougnole, combien ? retire ça ou je te casse la gueule, un petit blanc bien sec, du haut de ces pyramides, victoire victoire, jusqu'à la dernière goutte de sang, pour elle un Français doit mourir, combien je vous dois monsieur le percepteur ? qui a gagné le match ?



ON N'APPELLE PAS ÇA DU TRAVAIL

1. — Se lever les premières.
Biberon, couche.
2. — Leur faire le petit déjeuner.
3. — Faire la vaisselle du petit déjeuner.
4. — Habiller et emmener les enfants à l'école.
5. — Faire les courses pour le repas.
Biberon, couche.
6. — Faire le ménage.
7. — Préparer le déjeuner.
8. — Les faire manger, faire leur vaisselle.
9. — Faire la lessive.
10. — Repasser, raccommoder, faire les vitres, récurer, brosser, épousseter, cirer...
Biberon, couche.
11. — Les attendre.
12. — Se faire une beauté pour eux.
13. — Préparer le repas du soir.
14. — Les servir.
Biberon, couche.
15. — Laver leur vaisselle.
16. — Préparer tout pour le lendemain.
17. — Se coucher et être à SA disposition.

70 HEURES = ON N'APPELLE PAS ÇA DU TRAVAIL.

Ils nous disent que nous ne gagnons pas notre vie, nous sommes juste nourries et logées et encore, il faut dire merci.

Si nous travaillons dehors c'est TOUT ÇA PLUS 8 HEURES DE TRAVAIL PAR JOUR, PLUS CAVALER DANS LE METRO pour faire les courses avant la fermeture.

NOUS : 110 HEURES

EUX : 48 HEURES de travail par semaine

Ils nous disent que nous gagnons un salaire d'appoint !!!

SI C'EST ÇA L'AMOUR

SI C'EST ÇA LA FAMILLE

CHANGEONS-LES !

L'AMOUR NE DOIT PAS ETRE L'ESCLAVAGE.

TROYES

Il y eut en mars une grève avec occupation d'usine de bonneterie par des femmes. Cette grève à Troyes nous l'avons relatée dans Tout n°: 70 12 Mars

- Après cette expérience je voudrais dire, et ce sera le titre de cet article que :

LES OUVRIÈRES SONT DES FEMMES : LEUR
CONSCIENCE DE CLASSE SERA FÉMINISTE
OU NE SERA PAS

- Des militantes traditionnelles, accusatrices nous ont dit qu'à Troyes nous avions "dévoyé" la "conscience de classe" en "conscience féministe" ce que bien entendu elles trouvaient, a priori, "réactionnaire" outre qu'un féminisme conséquent est révolutionnaire en soi je prétends également que la "conscience féministe" n'est pas autre chose qu'une "conscience de classe". Et je crie aux "établies" que si elles veulent cesser d'enregistrer des échecs dans les usines de femmes ou elles boient qu'il ne faudra plus qu'elles répiment comme elles le font la "spontanéité" des ouvrières à parler de leurs problèmes de femmes avant tout. ~~mais~~ je leur crie que ce qu'elles appellent avec mépris "les histoires de cul" c'est tout aussi "politique" que le reste qu'elles croient plus noble.

- La critique des hommes de la classe ouvrière, nous ne l'avons pas faite contre leur soutien que nous avons apprécié comme tout le monde lors de cette grève (faisons tout de même remarquer le fort contingent mâle de la C.G.T aux portes de l'usine, au lieu de femmes, et aussi que le délégué départemental était un homme, le juridique idem etc) Nous avons également apprécié le changement que les initiatives de ces femmes provoquaient en eux : certains n'en revenaient pas de voir "leur" femme "autant transformée, autant s'affirmer".

- MAIS CELA ÉTAIT TROP PEU : malgré tout les oppressions persistaient à la maison. Elles continuaient de femmes admises à se taper la plus grosse part des corvées domestiques. Et puis il y avait cette mère de neuf gosses, divorcée dont le fils aîné 1) débapprouvait sa participation à cette grève 2) réclamait qu'elle fasse des Beignets pour 10 personnes, alors qu'elle venait épuisée d'une nuit d'occupation 3) lui faisait chercher un appartement pour lui et sa future épouse toujours pendant qu'elle participait à la grève!

Tant que les ouvriers persisteront à accabler, mères, neveux, femme, etc de tâches domestiques, non partagées, et de les culpabiliser d'abandonner la tenue de "la maison" celles-ci seront moins libres voir incapables de mener les luttes ~~aux~~ lieux de production.

Une ouvrière nous a dit aussi que certains maris (la plupart) auraient refusé que "leur" femme fasse les nuits d'occupation s'il y avait eu des hommes grévistes avec elles. Par contre, elles, les auraient volontiers acceptés comme compagnons de lutte au risque ~~de~~ d'en perdre la conduite, de se voir refiler les seconds rôles, voir d'être les "objets sexuels" que redoutaient les maris. Comme nous le voyons par cet exemple l'entrée en lutte sur les lieux de production des femmes renverse les rôles traditionnels et pose autrement les problèmes de qui et quoi sont un frein et jouent un rôle démobilisateur. AINSI MEME OUVRIÈRE ON EST TOUJOURS ET AVANT TOUT

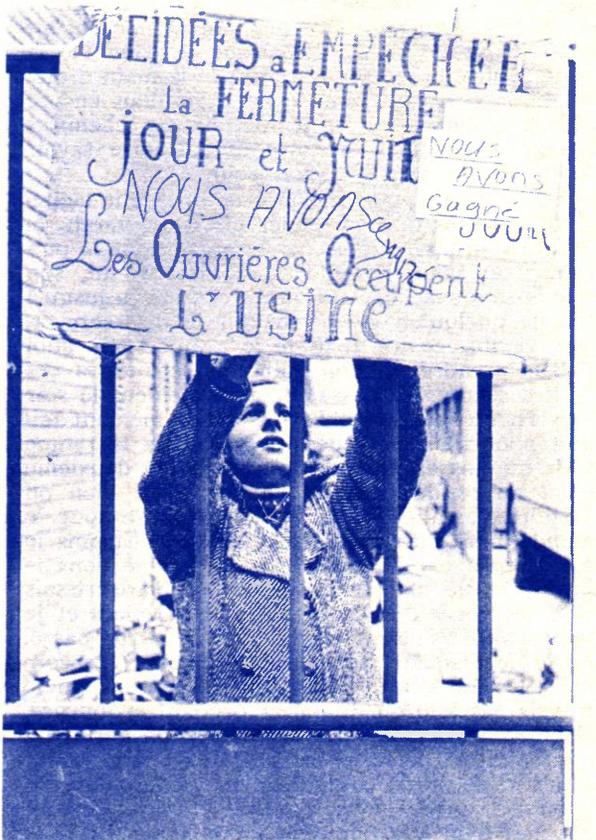
DES FEMMES subissant un traitement différent, un traitement d'inférieures, tant du patron que des "compagnons". C'est

pourquoi les ouvrières parlent spontanément et avant tout :

"d'histoires de femmes" • C'est leur oppression principale qu'elles racontent ainsi d'où découle le reste. C'est pourquoi à nous qui sommes aussi sur ce terrain les ouvrières nous causent plus, qu'aux gaudichts et se lient d'amitiés merveilleuses avec nous.

AH. PAUVRES HOMMES OPPRESSEURS A QUELQUE CLASSE QUE VOUS APPARTENIEZ VOUS ALLEZ EN TENDRE PLEIN LA

GUEULE.



Saint-Parres-aux-Tertres

Je n'est pas en l'honneur de recevoir votre journal. C'est grâce que vous-mêmes l'avez trouvé horrible.

Sur tous les faits humains, photos, langages, etc., votre journal n'est qu'un affreux mensonge. En lisant les premières lignes le dégoût et l'horreur s'installaient en moi, je n'osais plus tourner les pages de votre journal car je pensais que dans le milieu de celui se trouvait une bête monstrueuse, mais cette bête me regardait avec de grands yeux qui vous accusaient vous, journal l'accuse, menteur et maléfisant tout à la fois.

J'ai tout de même essayé de trouver une vérité; mais votre audace m'a dépassé si un jour vous subissez notre sort, vous changerez d'avis, le mal que vous portez sur toutes ces femmes qui ne vous ont rien demandé, et que vous vous permettez de ridiculiser, sur un journal de voleur et menteur.

Voilà le nom que je porte au journal j'accuse.

lettre d'une ouvrière de Troyes au journal j'accuse qui l'a négligé et mis dans son dossier "lettres d'injures"

J'avais 13 ans...

J'avais 13 ans, j'aimais me promener la nuit, j'aimais me maquiller en noir, et je n'aimais pas qu'on me dise qu'une fille n'a pas le droit de faire ces choses là. Je disais sans y prendre garde tout ce que je pensais, et quand j'ai vu qu'on trouvait ça anormal, j'ai commencé à le dire par provocation. Je disais que j'aurai 7 maris comme E. Taylor parce que les hommes c'est juste bon comme bouillottes pour l'hiver. J'écrivais des poèmes d'amour et mes idées sur le divorce et comme en plus je trouvais ça normal, j'oubliais souvent ces petits bouts de papier dans mon casier à l'école religieuse où je m'instruisais à grand-peine. En fait, la cause de tout, je crois, c'est que je ne pensais pas à me cacher. Je trouvais, oh innocence! que tout ce qui est pensable est dicible, que tout ce qui est pensable est faisable. Je ne comprenais pas pourquoi je ne pouvais pas prendre le métro et le train toute seule, pourquoi je ne pouvais pas dire j'adore le beurre, j'adore la nuit, les moutons, le bœuf en daube, chanter à tue tête en marchant dans la rue, ne pas porter de culotte et jouer à papa maman avec mon petit frère, et je déteste l'école, les bonnes sœurs, et qu'on m'empêche de faire ce qui me plaît.

Ils ont commencé par me priver de dessert, puis ils m'ont insultée (c'est pas croyable ce que le vocabulaire de parents bien pensants peut se révéler riche en mots orduriers quand ils sont en colère : roulure, putain, trainée, chienne en chaleur (celle-là surtout m'a faite rougir), catin, ordure, et j'en passe). Ils m'ont flanqué des tartes, puis des fessées, et enfin, faute de me convaincre par la douceur, ils m'ont traitée à la cravache et ceinture. Là, ça a commencé à être intéressant : mon père arrivait son pyjama rayé et la robe de chambre assortie bien croisée sur son ventre confortable, son teint un peu plus jaune encore que d'habitude (il est hépatique le pauvre!) la main gauche posée sur le ventre et la main droite tenant la cravache. Moi, je me maquillais encore plus que d'habitude et je mettais des chemises de nuit bien fines, histoire de lui faire savoir (croire?) que je n'avais pas peur.

Lui, il frappait pour que je crie, et c'était tacitement entendu qu'au premier cri il arrêterait, et moi je souriais pour ne pas crier, et pour le provoquer et pour le rendre impuissant, lui, son rôle et sa cravache, et ça durait comme ça jusqu'à ce que quelqu'un vienne arrêter le massacre ou que, vieilli, écorché, il foute le camp. Après quoi j'allais prendre un bon bain bien chaud, et ces petites séances se passaient généralement le soir vers l'heure du diner. J'attendais calmement minuit pour filer en douce. (J'escaladais la rampe et je me laissais tomber doucement du deuxième étage au rez-de-chaussée, j'aurais aussi bien pu prendre l'escalier et le couloir comme tout le monde, mais où aurait été le plaisir?) Et puis je me glissais par la fenêtre de la cuisine dans le jardin, je passais par-dessus le mur, j'atterrissais chez les voisins, et de là je courais dehors et je me mettais à chanter dès le coin de la rue passé. Après je discutais avec les gens que je rencontrais, les mecs, les arabes, tous les gens à qui je n'avais pas le droit de parler pendant la journée. Il ne m'est jamais venu à l'idée qu'on aurait pu me violer, et personne ne l'a jamais fait, je circulais seule, libre, complètement inconsciente du « danger » qu'il y avait paraît-il à courir de nuit les rues d'un quartier réputé mal famé. Et je le répète : il ne m'est jamais rien arrivé. Peut-être que l'inconscience protège, et puis je n'avais vraiment pas envie de me faire violer. Je n'y pensais pas, j'avais envie de parler, de rire, de faire des cabrioles, pas de me faire violer. (Je faisais des concours comme ça, pour moi toute seule : parcourir une ruelle rien qu'en faisant la roue ou en sautant à cloche pied.)

Comme on voit, j'étais perverse comme tout.



Après l'époque des raclées, quand il est devenu évident que c'était plus pénible et humiliant pour eux que pour moi, on en est venu aux psychologues. Ils ont déclaré (je crois) que j'étais « sadomazochiste » et que c'était pas normal de pas choisir. Mes parents, ils trouvaient que les psychologues n'étaient pas des gens sérieux, la preuve c'est qu'ils ne trouvaient pas que j'étais particulièrement folle. Mais, comme ça se passait généralement le jeudi après-midi, ça me faisait un peu le même effet que les séances de dentiste... Et puis il y en a eu un qui était plus malin que les autres, il leur a dit que je n'étais pas normale parce que je disais n'importe quoi, que je n'avais aucune censure; et ça devait être de l'exhibitionnisme ou du narcissisme ou quelques chose comme ça et que en tous cas le mien relevait sûrement du psychiatre. Bon. Après ça, mes parents ont été rassurés parce qu'ils pouvaient mettre un nom sur moi, et que si j'étais un peu folle ça simplifiait tout n'est-ce pas? ça n'était



pas l'inconnu, le rien du tout, l'absurde jailli du pas dicible, la DIFFERENCE!... Comme ils n'étaient pas méchants; ils ne m'ont pas envoyé voir le psychiatre tout de suite (ça vous déshonore une famille ces trucs là, quand ça s'apprend!) Mais j'ai passé l'hiver sous cette menace. Moi, ça m'aurait plutôt amusée de voir comment c'était fait un psychiatre, c'est comme la prison... à 13 ans 1/2 je ne sais pas comment vous étiez, mais moi j'étais d'une incroyable curiosité, je me disais (et par conséquent je disais à qui voulait l'entendre) que j'aimerais bien aller en prison pour voir si c'était vraiment comme dans les films. Ah et puis aussi je voulais faire la guerre. Je ne



comprenais pas pourquoi dans les prisons et dans les guerres, il y avait toujours plein d'hommes et pas de femmes. Je voulais devenir académicienne, aller en prison et faire la guerre... Quand on vous dit que j'étais dingue!

Bref, je n'ai pas cessé pour de si pauvres menaces mes promenades nocturnes, et même je les faisais avec un petit voisin. On se récitait des poèmes de Baudelaire qu'on apprenait pendant les cours de math et je lui racontais les livres pas convenables que me prêtait mon cousin, qui, ayant décidé que j'étais Lolita me passait « l'amant de Lady Chatterley » et les nouvelles de Beley, ces dictionnaires de sexologie et tutti quanti. Ça ne m'intéressait pas tellement mais ça me donnait l'occasion de laisser trainer tout ça dans ma chambre, histoire d'arranger mes affaires avec mes parents. Bon. L'été suivant, ils n'ont pas voulu que j'aie en vacances avec eux, parce que je n'étais « pas assez surveillée » l'été. (Avec ça que ça servait beaucoup!) et, bref, ils m'ont envoyée en pension en suisse. Comme ils se doutaient bien que ça ne devait pas me plaire beaucoup, ils ne m'ont avertie que la veille du départ. Je crois que je n'ai jamais haï personne autant que je les ai haï ce jour-là. Je suis allée droit au placard de la salle à manger, j'ai attrapé tous les verres en cristal et j'ai tout foutu par terre... Ça n'a rien empêché mais au moins ça m'a soulagée. Ça m'a même mise en joie, et je me suis mise à rire. C'est à ce moment là je crois qu'ils ont été VRAIMENT sûrs que j'étais folle : quand on transgresse les limites de ce qui est permis (possible) au point de foutre en l'air l'acquisition pénible d'un capital en cristal, on a dépassé les bornes du normal, du faisable, on n'a pas de censure, on n'a pas le sens du réel et quand en plus on rit, alors là, on est forcément dingue...

Et puis j'ai téléphoné à « l'ami de la famille » un jeune homme très convenable, et je lui ai dit de m'attendre à 1 heure du matin en haut de la rue avec une voiture, s'il avait toujours envie de coucher avec moi. A 1 heure nous étions tous deux exacts au rendez-vous. J'espère pour lui qu'il a gardé un bon souvenir de cette nuit-là, moi je n'en ai gardé aucun, mais par contre, je me souviens très bien de la tête de mes parents à 10 heures du matin quand je suis rentrée ouvertement, et assez satisfaite, je dois dire.

Tout ça n'a pas empêché que je parte en suisse le soir même. Un mois et demi dans ma vie dont je ne garde vraiment AUCUN souvenir. Le rien, le vide, l'abêtissement, même pas l'ennui.

En revenant dans le train, je me suis faite draguer (ou j'ai dragué, je ne sais plus?) par un chouette mec qui était tout bronzé et avait, dommage, de vilaines dents. Il était tout paumé parce que au bout d'un quart d'heure je lui ai filé un rendez-vous pour deux jours plus tard vers deux heures du matin aux Champs-Élysées... Vous pen-

sez, j'avais des trous à combler : un mois et demi de prison dorée, et surtout, surtout, il fallait qu'ils sachent qu'ils ne m'auraient pas.

Mon père m'attendait à l'arrivée du train. Tout a recommencé pareil... C'est ensuite qu'ils m'ont vraiment cloîtrée, quand-ils se sont aperçus que je séchais l'école tout le temps, et que j'allais me ballader (en auto-stop, vous vous rendez compte!) à Saint-Germain. J'ai passé 15 jours dans ma chambre, n'en sortant que pour faire pipi, y dormant, y mangeant, sans avoir le droit de lire. A la place j'écrivais, je recevais tout le temps des visites de lui ou d'elle, bourrage de crane : tu es folle, tu n'es pas normale etc...

C'est là que pour la première fois de ma vie, j'ai ressenti de l'angoisse. Pas une angoisse morale précise, une espèce de nœud dans le ventre, l'angoisse de l'internement par excellence. J'avais envie de me jeter par les fenêtres, pas pour me suicider mais pour m'échapper. Finalement ils m'ont relâchée, mais on ne pouvait plus se parler, chaque mot, chaque phrase que je disais, je sentais bien qu'ils l'examinaient pour voir par où elle était perverse, sale, folle. C'était intenable. Le jour où j'ai avalé un flacon de librium (ou de je ne sais plus quoi au juste) il n'y avait apparemment pas de raison particulière : je m'étais seulement engueulée avec mon père parce qu'il ne voulait pas que j'aie la patinoire. Au fond la patinoire, ça n'était pas la question, de toutes façons je patinais comme un pied et puis j'avais froid sur la glace. Mais je n'en pouvais plus, en fait, de ces interdictions perpétuellement dressées autour de moi, de cette surveillance du moindre de mes mots du moindre de mes gestes. Je ne pouvais même plus m'échapper la nuit : on m'enfermait dans ma chambre passé dix heures.

Le surlendemain je me suis réveillée à l'hôpital Beaujon et 8 jours après j'étais à « Maison Blanche » la clinique psychiatrique où j'ai passé un an. Là, on m'a demandé de m'allonger, et j'ai refusé. J'ai passé un an à refuser de m'allonger, je crois que ça n'était pas pour rien : s'allonger, c'était devenir une « femme », c'était accepter, plier. J'ai refusé de m'allonger comme de tomber amoureuse du psychiatre ou de pleurer ou de n'importe quoi, j'ai passé un an à refuser tout, et surtout d'admettre que les gens « sensés » avaient raison. Je ne refusais pas d'admettre que j'étais folle, je n'aurais pas pu : Ils avaient 50 ans, la science, ils étaient des hommes, moi j'avais 14 ans, je ne savais rien, et j'étais une femme. S'ils disaient que j'étais folle (ils ne le disaient pas mais enfin j'étais là!) je devais sûrement l'être. Mais si je l'étais, c'était que les gens normaux étaient des cons, dégueulasses, et tristes, des salauds, des gardes chiourmes, et surtout, surtout! des gens qui parlaient.

Cette année, est restée pour moi une toile d'araignée faite avec des mots, des mots partout, que je ne comprenais pas, mais qu'on opposait à tout ce que je faisais, tout le temps. C'était à cause des mots que j'étais un putain, une folle, c'étaient les mots qui me condamnaient et qui me menaçaient tout le temps, ils parlaient, quand ils étaient là ils me faisaient parler et après, quand ils étaient partis, je passais mon temps à essayer de retourner les mots pour voir à quoi ils servaient, et si j'étais dedans ou si on me les collait dessus et ce qu'ils voulaient dire, et si c'était moi qui étais dans les mots ou si c'étaient eux (les psychiatres, les parents, tout le monde) qui m'y mettaient de force.

Au bout d'un an, comme je ne m'étais pas allongée et comme mes parents pensaient que je devais « être calmée » (!) on m'en a sortie.



Je vais tuer Monsieur mon Maître

Bonnet rose dans la nuit bleue
je marche vers monsieur mon maître
le cartable au bout du bras
lourd
du savoir à connaître
à réciter du bout des doigts
à monsieur mon maître

chemise rose dans la nuit bleue
je marche vers monsieur mon maître
de soie douce vers ses bras
lourde
du savoir à connaître
à réciter du bout des doigts
à monsieur mon maître

le cœur rouge dans la nuit noire
je marche vers monsieur mon maître
les mains nues contre ses armes
légère
nombreuse inévitable et protégeant mes sœurs
je vais tuer monsieur mon maître.

et pour fêter la sortie du torchon on prévoit un grand méchoui musical du jeudi 3 juin. Venez nombreuses et nombreux avec des cotillettes et des tambourins! Luxembourg



SISTERHOOD is POWERFUL!

Cette année le mouvement des Femmes aux U.S.A. a été assez fort et uni pour prendre des initiatives lors des manifestations qui ont suivi l'invasion du Laos en février. Par une critique du sexisme, de l'élitisme et de la manipulation, caractéristiques principales des dirigeants et des organisateurs jusqu'à maintenant, elles remettent en question la forme même des manifestations de masse. Initier une action signifie pour elles prendre en considération les gens et leurs besoins ce qui s'est traduit par : familiariser les gens aux tactiques de bataille de rues, organiser des secours médicaux et légaux, ne pas délaissier les enfants, organiser des crèches sauvages, tenir compte des peurs et des sentiments des gens, ne pas appeler les gens dans la rue seulement en tant qu'« objets » d'une action. Un mouvement de masse ne se limite pas à la rue ; c'est faire en sorte que les gens puissent se rencontrer à un niveau humain, par exemple c'est un rassemblement dans les communes et les quartiers, des commandos de femmes d'auto-défense, du théâtre de guérilla.

Les femmes aux U.S.A. font l'expérience quotidienne des attitudes inhumaines, sexistes et oppressives qui dominent toutes les manifestations. C'est pourquoi pour l'offensive de Printemps, les femmes ont tenu à marcher seules sur le Pentagone en appelant toutes les femmes à se joindre à elles le 10 avril dernier :

Nous sommes des femmes qui vivons dans l'Amérique de 1971. Les villes où nous vivons sont en pleine déliquescence, l'air que nous respirons et la nourriture que nous absorbons sont empoisonnés. Nous voulons vivre ! Nous voulons que nos enfants, leurs enfants, les enfants de tout le monde puissent vivre, rire, être forts. Nous aimons la vie !

Mais nous avons vu notre gouvernement installer la guerre partout sur la planète, et escalader cette guerre en notre nom. Et nous n'en pouvons plus ! Nous en avons marre de Nixon et marre du pentagone. Nous en avons marre des mensonges qu'ils égrenent pour essayer de justifier l'assassinat en masse des peuples d'Indochine. Aux informations du soir, le président vient nous expliquer qu'il faut poursuivre la guerre, qu'il faut encore tuer des vietnamiens, si nous voulons vivre ! Ils forgent des mots nouveaux, ils déforment le sens des mots, ils nous vendent des tactiques meurtrières avec tout l'art des experts de publicité écoulant leurs marchandises. Ils nous bombardent de mots qui servent à semer le doute dans nos esprits au moment même où la colère commençait à nous gagner. A chaque fois que nous parvenons à comprendre, à nous retrouver dans tout cela, ils nous concoctent un nouveau discours — encore plus déroutant, encore plus loin de la réalité encore plus répugnant que les précédents. Des hommes, des femmes et des enfants brûlés vifs : ils appellent cela REACTION PROTECTIVE. Des milliers de personnes déportées, leurs villages rasés, le Laos envahi : INCURSION LIMITE. Le retrait de quelques contingents d'infanterie conjugué avec des bombardements massifs 24 heures sur 24, les peuples d'Indochine obligés de se battre et de se faire tuer sous le commandement des américains : ils appellent cela la VIETNAMISATION. Après tout, ces gens-là ne sentent pas les choses comme nous ; ils ne pleurent pas comme nous ; et surtout, ça leur est égal de mourir. Ils nous disent : « Nos boys vont rentrer. Laissons donc ces Asiatiques se battre entre eux. »

Et pendant qu'on nous abreuvait de ces mensonges racistes, les Noirs et les Portoricains continuaient d'être expropriés en masse par le « Renouveau Urbain », réduits à la famine par les bureaux d'« aide sociale », et privés systématiquement d'emplois. Et, quand ils se sont mis à lutter pour que ça change, à lutter pour le droit de VIVRE, loin de nous joindre à eux, nous nous sommes senties menacées. Nous refusons de voir que leurs ennemis étaient nos ennemis, et nous sommes restées longtemps sans rien dire tandis que le Pentagone s'engraissait sur nos impôts, et que nos conditions de vie allaient de mal en pis. Cela, nous ne l'accepterons plus. Nous nous battons comme les Noirs et les Portoricains se sont battus et se battent encore, pour leur liberté.

Nous commençons à prendre en mains nos propres vies et à dire : ASSEZ ! Assez d'écoles d'où nous aurions déjà fui en masse si nous avions ailleurs où aller ! Assez des emplois que nous n'avons presque jamais choisis, et qui nous forcent à vendre aux enfants des jouets prévus pour être cassés vite, à vendre aux femmes des vêtements qui seront démodés tout de suite. Dans le métro, on a du mal à s'adresser la parole, à se montrer de l'amitié — et pourtant, nous savons que nous ne sommes pas nées inamicales. Nous et nos sœurs, nous souffrons. Nous ne sommes pas une foule anonyme. Nous ne tolérerons plus d'être réduites au silence, foulées aux pieds par ceux qui nous dirigent, nous ne tolérons plus leurs mensonges. Nous sommes des êtres humains — chacune d'entre nous. On nous a exploitées, humiliées, offensées, on nous a montées les unes contre les autres, nous avons servi d'outils, de marchandise et de main-d'œuvre à bas prix. Séparées, nous étions impuissantes. Maintenant que nous sommes ensemble face à la douleur passée de nos vies, nous découvrons ce qu'il y a de force dans notre colère. Nous apprenons à nous défaire des habitudes anciennes : jamais un mot plus haut que l'autre, les sourires avenants, les manières soumises ; et nous apprenons à donner libre cours à la rage que nous éprouvons envers ceux qui exigent notre silence. En reconsidérant tout cela entre nous, nous comprenons que nous avons été flouées. Les peuples d'Asie, d'Afrique et d'Amérique Latine, en même temps que les Noirs, les Bruns, les Rouges et les Jaunes d'Amérique, combattent les forces de la mort ; ils sont armés de toute la puissance de la vie. Ils luttent pour le DROIT DE VIVRE. Leur combat est aussi le nôtre. Ils nous enseignent que la puissance militaire la plus gigantesque que le monde ait connu n'est pas de taille en face d'un peuple uni par l'amour et la confiance, et qui se bat pour défendre ce qui lui appartient de droit.



PAKISTAN

Sur les rivages déchaînés
des mausolées de lèvres
effleurent la torpeur
des terres chaudes...
Les cigognes à éclair de sang
s'effritent en cascade de cris
évanouies d'ombre
à la fissure du jour...
Et les cadavres à odeur d'orage
paralysent les regards
innocence de folle
du masque à charnière humaine...
Vibrante d'extase égorgée
boursoufflée de cendres ivres
la lueur
ô souffle lucide sur les crimes des eaux
suffoque
dans le tourbillon
de l'isolement

25-11-70

Nos sœurs du Vietnam nous tendent la main. Elles nous montrent l'exemple. Nous répondons à leur appel en unissant toutes nos forces. Les femmes marcheront sur le Pentagone, le 10 avril. Nous marcherons avec colère et dignité contre l'Association Médicale Américaine et son système de Santé Publique qui se préoccupe comme d'une guigne de la santé du peuple. Nous marcherons contre la collusion de la police et de la mafia qui font d'énormes profits sur les ventes de l'héroïne avec l'accord tacite de nos « gouvernants ». Nous marcherons contre les politiciens véreux couverts de pots-de-vin dont le peuple doit payer la corruption et les crimes. Nous marcherons contre la justice pourrie, et pour la libération de TOUS les prisonniers politiques.

Nous appelons à cette manifestation de solidarité envers nos sœurs et envers nous-mêmes. Nous y participerons en tant qu'êtres humains complets, voyant bien que le droit d'être libres et de vivre comme nous l'entendons ne dépend pas de nous seules. Nous voyons bien que tout est lié. Nous ne serons libre que le jour où tout le monde sera libre.

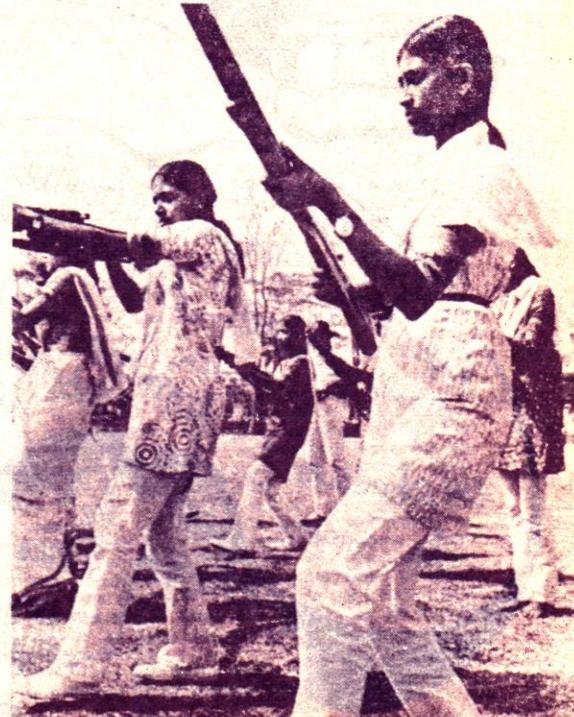
Femmes de partout, ménagères et mères de familles, étudiantes et employées de bureau, hippies et chômeuses imbues de la joie et de la dignité qui sied aux êtres humains, jeunes et vieilles, homosexuelles et hétérosexuelles, nous serons toutes unies dans un seul cri, une unique clameur :

ASSEZ !



Le rassemblement s'est fait devant le ministère de la justice. Des feuillets de chansons ont été distribués, les enfants confiés à des crèches sauvages, un groupe d'avocates et de secrétaires ont joué une scène de théâtre de guérilla. D'importantes délégations sont venues de Boston et de New York, de Kent et de l'Ouest. Toute la marche s'est déroulée dans un esprit de détermination, d'ensemble et de militantisme encore jamais vu dans aucune autre manifestation. « Quand nous sommes arrivées au Pentagone, la vue de 500 femmes au visage décoré de fleurs et d'étoiles, courant sur les pelouses et dressant leurs banderoles, était belle au-delà de toute description face à l'horreur nue de cette machine de guerre qu'est le Pentagone. » Ce fut un exemple impressionnant de l'unité et de la puissance des femmes.

Bien que le programme n'ait pu se réaliser complètement, en partie à cause de l'importance des forces de l'ordre, les jours de mai à Washington ont été dans l'ensemble une réussite. Mais du fait qu'il y a eu peu de femmes dans le collectif de May Day, les structures sexistes et chauvinistes mâles se sont reproduites comme par exemple au concert de rock du samedi 2 mai où les femmes ont envahi la scène et se sont emparées du micro pour crier qu'elles ne voulaient plus de chansons sexistes ; mais le concert a repris ensuite comme si rien ne s'était passé...



La violence partout

- Un garçon de 17 ans tué pour un verre à la Courneuve.
- Un jeune nord africain tué à Ivry pour un pot de yaourt.
- Une jeune fille gravement blessée à Paris lors d'un rassemblement joyeux dans les rues après une réunion du F.A.H.R.
- Un garçon de 18 ans tué à bout portant, dans le dos dans un café de Saint-Etienne, après une discussion anodine avec une patronne de bistrot.

QU'EST-CE QUE ÇA VEUT DIRE ?

Que c'est dangereux d'avoir 20 ans, d'être un travailleur immigré, d'être une femme dans la rue.

Les flics commencent à nous tirer dessus, ou les patrons de bistrot, et bientôt tous les petits bourgeois tranquilles manipulés par une idéologie de la peur, de la répression 24 heures sur 24, à la TV, radio, journaux.

On les persuade qu'ils sont en situation de légitime défense devant ceux qui, au coup d'œil, au jugé de l'apparence la plus anodine, sont DIFFERENTS, et qui aujourd'hui, revendiquent de l'être, pour supprimer toute norme, qu'elle soit de sexe, de race, d'âge, ou simplement d'allure.

Le capitalisme, l'impérialisme, le phalocentrisme, font naître la violence pour nous en rendre responsables, diviser le peuple, organiser la guerre civile, barrer la route à la révolution et instaurer le fascisme.



FLJ communique :

REFERA... ON LE REFERA... ON LE REFERA... ON

Occuper un immeuble, c'est créer un pont entre nous, et entre nous et les autres on a désespérément besoin de communication, radicale, autre etc.

On a désespérément besoin que le sourire d'une copine ou d'un copain justifie notre propre vie et notre lutte. On utilisera tous les moyens pour créer des ponts.

On traitera à fond de la sexualité. On transformera le fond du désespoir en sommet de l'espoir.

CONTACT

Un immeuble en ruine, un quartier en voie de rénovation, des Loulous aussi désespérés que nous, des immigrés atteints dans leur dignité, flétris par le racisme, expulsés... Bref tout ce que le VIEUX MONDE PEUT engendrer le malheur...

Puis soudain des jeunes voulant désespérément vivre qui occupent. Banderoles, confettis, musique, ESPOIR !

Trois heures où les jeunes ont fait ce qu'ils avaient envie de faire, dit ce qu'ils avaient à dire. Trois heures où nous avons gueulé notre haine du racisme, notre haine des flics, notre haine du profit, du monde de l'argent qui écrase l'amour, la tendresse. Il n'y avait qu'à lire les banderoles accrochées aux fenêtres pour comprendre qui nous étions, ce que nous voulions !

— Les OCCUPANTS DU 15^e saluent les occupants de Renault.

— Sortons de nos ghettos et de nos trous pour vaincre vivons ensemble.

Avant le quartier, les rues, les gens étaient grisâtres et TOUT D'UN COUP ?

L'ECLAIR

Les gens se parlent, crient leur haine des flics : L'ordre gris quotidien est transgressé.

MAIS EUX ils sont arrivés, toujours aussi bleus et toujours aussi cons, toujours là pour foutre la merde :

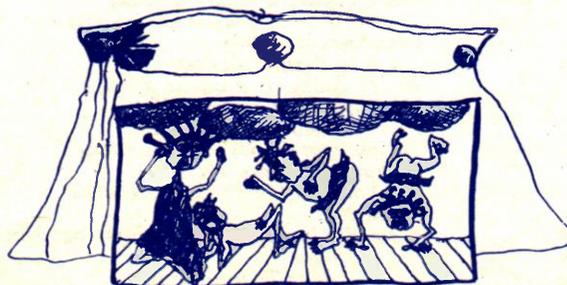
EUX les soldats bleus de l'ordre gris,
EUX AVEC LEURS CASQUES, leurs armes,
NOUS AVEC NOS VIES, NOTRE CŒUR, NOS IDEES,

NOUS qui avons offert l'espoir aux gens,
ET EUX QUI ONT TIRE UN RIDEAU DE MORT
ET D'ENNUI SUR CES ESPOIRS, CES IDEES, CES CŒURS !

Ils nous faut saigner les salauds !

Mais nous on continuera jusqu'à ce que le jeune branleur qui viole des filles maintenant devienne notre frère dans le respect des filles et des immigrés, jusqu'à ce que le peuple se lève, jusqu'à ce que le vieux monde des bourgeois ne tiennent plus que par la faiblesse de ses tanks, jusqu'à ce que le peuple ait occupé la vie.

ON N'A PAS FINI
D'OCCUPER !



CRÈCHES SAUVAGES

Femmes,

Sachez ce que Gandhi a écrit au sujet des femmes « Par la simple force d'une coutume déplorable, même les hommes les plus ignares et les plus indignés ont été à même de jouir d'une supériorité qu'ils ne méritaient nullement et qu'ils n'auraient jamais dû avoir ».

Pour cet homme de génie « si la force est synonyme de courage moral, la femme est infiniment supérieure à l'homme... » « le futur appartient à la femme ».

Et c'est l'heure de le prouver.
J'en appelle aux mères, aux grand-mères qui ignorent que la création des crèches sauvages sont l'œuvre de leurs filles et petites-filles pour protéger des enfants que l'état abandonne.

Oui qu'il abandonne, car, en condamnant les femmes à travailler, en condamnant à « produire » des enfants, il refuse de plus en plus d'envisager la survie de ces enfants. Il nous reste maintenant à prouver l'incapacité d'un gouvernement sénile à assumer les charges qui le concernent, et l'amener à se démettre.

Telles que sont régies les crèches municipales, pour la plupart, salles d'attente, d'où ne sort jamais le nourrisson, où les heures d'arrivée et de départ préfigurent déjà l'usine où sévit la ségrégation elles sont un défi à la simple humanité.

Il nous appartient donc de donner à un Etat tricheur l'exemple de ses devoirs envers les enfants qu'il veut.

Nous aiderons les « crèches sauvages » à représenter l'idée que nous nous faisons, nous, mères et grand-mères qui devons travailler, du foyer de remplacement recevant pendant 8 ou 9 heures le citoyen-innocent qui ne sait pas encore crier justice et fraternité.

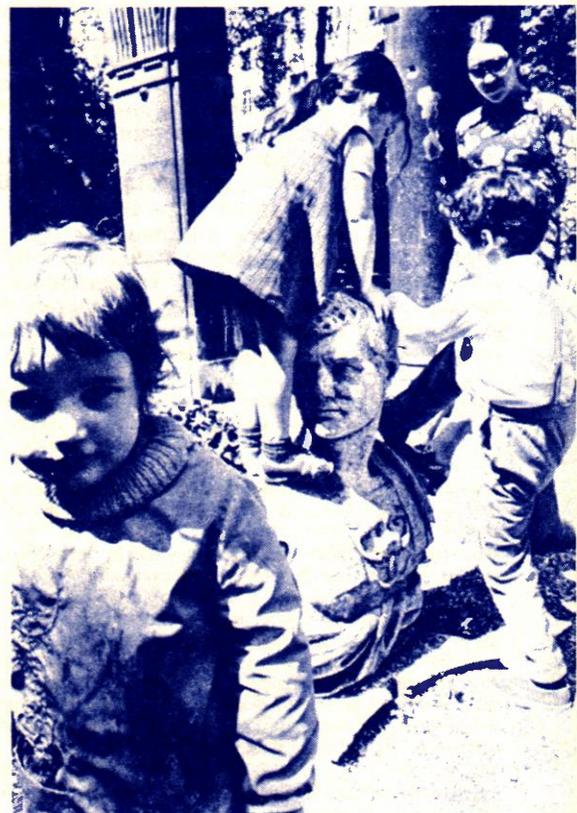
Nous ne laisserons pas périr la crèche des Beaux-Arts, en veillant attentivement à son parfait entretien.

Nous constituerons des équipes qui bénévolement à tour de rôle, passeront chaque soir faire le ménage, mères, grands-mères, sœurs et sympathisants. Des lits corrects seront aménagés, et nous constituerons un fonds pour l'achat d'une machine à laver. Les enfants de tous quartiers pourront y être accueillis s'ils ne bénéficient pas dans le leur de conditions favorables.

Cette crèche sera gérée par les étudiantes et étudiants qui l'ont créée, toute équipe bénévole de nettoyage demeurant en dehors de sa gestion peut reconnaître la générosité d'un mouvement d'une maturité exemplaire et en accepter la leçon humblement. Nous, femmes, sœurs, mères et grand-mères ne restons plus indifférentes, cotisons nous pour que ces crèches vivent.

Ecrivons, proposons ce qu'il faut, aidons à maintenir notre jeunesse, l'avènement de nos jeunes crèches.

Une mère, grand-mère et travailleuse



HOMOSEXUALITÉ CAPITALE

Dans mon pays, plein d'interdits,
Ne touche pas autrui, disait ma tendre amie.
Mon corps, vers toi tendu, plein d'énergie,
Repoussait tous ceux trop attractifs pour lui,
Décidé à ne pas céder aux penchants délictueux
Que lui dictaient des instincts dévoyés, incestueux.
Mon amour ainsi qualifié devenait haine farouche
Qui n'avait qu'insultes, rage et mépris à la bouche.
Tu devenais, sœur de lait, la rivale absolue, indomptée,
Que fomentait, de l'homosexualité, ma fuite éhontée.
Dans la danse de mort de la concurrence effrénée
Me conduisait sans peine le refoulement
de notre hyménée.

Le capital, sur l'homosexualité sublimée, s'est amassé,
Grâce à la répression sordide qui nous a toutes lassées.
Nous voulons nous aimer, ne plus rivaliser sans fin,
De cosmétiques, de robes, de bijoux,
ne plus avoir faim.
Le capital-phallus a dit son dernier mot.
Nous refusons que croissent encore nos maux,
Vers le noir infini de la belle productivité,
Vers l'unique absolu de la produite beauté.
Nous nous aimons ici, à l'instant, sans passion.
Nous ne recherchons plus la mâle progression.
Nous sommes heureuses et nous jouissons.

nous sommes
des trous
mais
le vide est
politique

tout
c'qu'on fait
c'est !
bien !

de arrêtons
que nous sommes !
de nous, il y a une femme noire,
de nous, arrêtons la !



C'est en 1968 à la Sorbonne que les crèches sauvages sont nées. Nous les avons maintenues à Censier et aux Beaux-Arts grâce à une lutte dure et incessante avec l'Administration. Partis du besoin d'avoir un peu de temps libre, et de nous occuper d'autres choses que de nos familles, et parce que n'ayant pas de personnel spécialisé pour faire fonctionner nos crèches il a bien fallu que nous les prenions en main nous-mêmes, nous en sommes arrivés à repenser la façon dont nous élevons nos gosses. Nous avons pas mal discuté entre nous de ce problème, ce texte est un peu le résultat de nos réflexions.

La limite de notre travail est que nous n'avons pas été capable d'aller tellement plus loin que le problème posé par « les gosses dans le système ». Nos propres vies n'ont pas réellement changé et comme les enfants et la vie ça ne peut pas se penser séparément tout ce que nous avons fait ne s'est ni théorisé dans une critique radicale de la pédagogie bourgeoise ni lié à une lutte globale. Maintenant je pense, et d'autre avec moi que pour les crèches sauvages vivent et se dégagent de l'encerclement bourgeois, nous devons commencer à vivre différemment et discuter des formes que nous voulons donner à la vie.

Je dirais d'abord que face au bourgeois et quoi que nous fassions qui nous opposent à eux, nous avons forcément raison. Qu'on ne viennent pas nous dire que ces gros ventrus savent mieux traiter des gosses que nous, parce que ça voudrait dire que leur but est meilleur que le nôtre, et qu'ils n'ont pas que l'exploitation dans la tête, et ça c'est dangereux et faux ; qu'isolément un bourgeois puisse être un brave type c'est possible et c'est pourquoi il peut être un jour rééduqué, mais quand avec l'aide de l'administration ils érigent un système et se donnent des lois pour l'appliquer, là aussi ils n'ont plus que l'exploitation en tête et même quand ils parlent du « bien public » il faut voir rouge. Car c'est vraiment une chose qu'il faut définitivement savoir : tout dans le système bourgeois converge vers l'exploitation, il faut donc a priori avoir un œil critique sur tout ce qu'ils proposent.

En ce qui concerne les gosses c'est simple : ou on part de la propriété privée de la division du travail et de la hiérarchie qu'elle entraîne en nous disant que le tout est à rejeter en bloc, en insistant sur le fait que le capitalisme d'Etat n'a rien changé aux conditions de vie des gens (là devrait s'insérer une sérieuse critique du stalinisme) ; ou on part de la révolution culturelle et nous disons que c'est l'expression des gens qui compte et non ce qu'ils ont. L'être et non l'avoir, pas de vie réduite aux acquets.

Au niveau des gosses s'attaquer à la propriété privée, ça suppose qu'on remette complètement en question le statut de la famille et tout ce que la psychanalyse répond à une situation donnée celle de la société dans laquelle nous vivons et que si on change cette situation ou si on veut la changer on ne peut plus considérer ses lois comme universelles.

Permettre l'expression au lieu de vouloir à tout prix faire des producteurs ne veut pas dire faire des « artistes » au sens où l'entend actuellement la bourgeoisie, cela signifie faire des gens autonomes capables d'un certain nombre de gestes qui leur assurent le nécessaire mais capables aussi de tous les autres gestes. C'est-à-dire des gens qui non pas se connaissent eux-mêmes ce qui est une limite mais qui savent que cette connaissance n'est qu'un point de départ, qu'ils sont en perpétuel développement que les relations qu'ils entretiennent avec autrui, avec eux-mêmes et avec le monde, sont des bases qu'ils peuvent aussi transformer pour s'exprimer plus et mieux, bref que le monde, ils doivent l'appréhender en le transformant et non pas qu'il soit propriété ou appropriable par petites parcelles figées.

Une des conséquences de la propriété privée est que la valorisation du sol passe par l'accumulation des biens et aussi par la hiérarchie c'est-à-dire par la domination d'un principe d'autorité qui en découle au niveau de la pédagogie. L'autre conséquence fondamentale est l'apologie de la production comme unique valeur. Enfin la troisième conséquence est que le détournement des besoins humains par le capitalisme engendre des réactions qu'ils appellent mauvaises : révolte, agressivité et paresse ; ce qui leur permet pour endiguer ces réactions de culpabiliser ceux qui les ont et de promouvoir toute une morale dont l'essentiel est l'obéissance donc la passivité. Il n'est que de voir combien ils répriment toute recherche à quelque niveau que ce soit et ont le culot après de dire aux gens qu'ils sont paresseux. Les gens ne sont pas paresseux, mais tout les prive de réflexion et de créativité. N'ayant aucune prise, aucun pouvoir sur leur vie et leur production, ils n'ont pas envie de travailler, de se faire plus exploiter. Si les gens pouvaient réfléchir ils refuseraient le système et trouveraient vite les moyens de s'en débarrasser. Aussi toute la « pédagogie » bourgeoise s'efforce de priver les enfants de réflexion, d'action, et de créativité.

En réalité, il n'y a rien de moins paresseux qu'un gosse, de plus actif, de plus avide de faire et de connaître, si on laisse ouverte ses capacités d'invention, si on ne détruit pas sa soif de relation. Du gosse « au mille-pourquoi », toujours prêt à faire des « bêtises », c'est-à-dire à toujours créer des relations nouvelles, au gosse qui râpille ou pleurniche sur son cahier de classe, il y a toujours le système d'éducation bourgeoise. Faute d'avoir su porter une critique de fond du système pédagogique bourgeois, faute d'en mesurer le poids et la fonction nous n'avons pas été à même de répondre aux critiques qui nous sont adressées. Ces critiques sont de deux sortes : les unes procèdent d'un esprit bourgeois et nous reprochent un manque de conformité entre ce que nous faisons et ce que les bourgeois font « de mieux » pour les gosses à l'aide de leurs fonctionnaires « psychopédagogues spécialistes ». Ces critiques sont totalement inacceptables même et surtout quand elles sont formulées par des « militants ». Les autres sont plus justes mais irritantes parce que provenant de gens qui n'ont pas été avec nous et n'ont rien fait dans la pratique pour nous faire avancer. Nos moyens sont faibles, nous sommes en lutte, l'idéologie de la classe dominante est l'idéologie dominante ; n'étant pas en système socialiste il ne s'agit pas de mettre en place une « pédagogie modèle » en supposant que ceci soit raisonnable. Nous n'avons pas l'intention de faire de la pédagogie, nous voulons simplement créer des rapports révolutionnaires avec les enfants, ne pas les laisser à côté de la révolution ce qui je pense aurait pour conséquence de nous placer nous-mêmes à côté de la révolution.

Voyons un peu maintenant quel genre de critiques on nous fait et comment y répondre :

Chez nous c'est vrai les enfants peuvent exprimer leur révolte, c'est-à-dire crier, nous injurier, se taper dessus sans provoquer les foudres des adultes. Nous cherchons d'abord plutôt quelle contradiction il y a « au sein du peuple » et nous intervenons très peu, nous n'aimons pas donner raison à un membre de la masse par rapport à un autre et nous savons que beaucoup de disputes viennent de la propriété privée : « c'est à moi je suis le plus fort... » A la limite nous empêchons simplement plusieurs « grands » d'attaquer un « petit ». Mais il faut aussi que le « petit » apprenne à se défendre sans recourir aussitôt aux « forces de l'ordre » et ce qu'elles impliquent de lois et de manque d'initiatives.

Chez nous c'est aussi en désordre. Là je me demande un peu ce que c'est que l'ordre. Mettre son joujou dans sa boîte c'est donner une destination au joujou et à la boîte, que les gosses n'ont peut être pas envie de lui donner. Permettre aux enfants surtout aux plus petits dont la correspondance au monde est entièrement en devenir de changer la destination des objets me paraît tout à fait indispensable. Sans compter que d'une part ces critiques viennent de gens qui crèvent de peur que leurs gosses foutent en l'air leur sacro-saint bibelots quand ils rentrent chez eux et ne « respectent plus rien ». Qu'on t'il donc à respecter qu'eux-mêmes et leur prochain ; et il faudrait plutôt qu'ils comprennent que en effet si leurs parents ont betourant les enfants. Je pense que moins ils ont de jouets plus jouer et qu'il n'est qu'une compensation à l'acte créateur. Présenté comme ça si ils sont capables de le comprendre je me demande lequel d'entre eux accepterait l'ordre.

Tout ça ne veut pas dire que nous devons ranger ce que les enfants dérangent. Mais que nous ne devons pas craindre le désordre, un foutoir ne fait de mal à personne, il suffit de ranger de temps en temps pour pouvoir nettoyer. Il ne faut pas que l'ordre soit le prétexte de la répression, cela suppose aussi que nous repensions aux fonctions des jouets et des objets entourant les enfants. Je pense que moins ils ont de jouet plus ils apprennent et moins on a à ranger, mieux vaut une caisse de chiffon, de vieux réveils, de vrais outils qu'un tas de bidules en plastique.



Chez nous c'est sale. Ce n'est pas tellement plus sale que ce qu'on nous présente comme propre partout ailleurs mais c'est plus sale que les autres crèches. Mais là je voudrais d'une part signaler que les bons apôtres de la propreté ne se sont jamais penchés sur le problème de la propreté des WC des écoles communales laïques et tout... où l'administration ose dire qu'elle n'a pas les moyens de fournir du papier cul aux gosses et a peur que s'ils en avaient ils s'amuseraient à boucher les chloottes avec. Ceci dit, réfléchissons : d'abord la saleté c'est souvent un mode d'expression pour un enfant surtout les plus jeunes, étaler du yaourt avec ses paumes, décoquetter un petit pois, cracher et jouer avec nous paraissent autant de moyens pour parvenir à maîtriser la consistance. Alors évidemment si on veut que ce soit propre il faut ou leur supprimer cette recherche et là nous nous y opposons parce qu'elle nous paraît prioritaire à l'hygiène ou nettoyer plus mais nous ne sommes pas assez nombreux alors les fanatiques de l'hygiène n'ont qu'à intervenir avec leurs petits balais et leur éponge.

Chez nous c'est dangereux, c'est assez vrai bien que l'on puisse constater qu'il n'y a pas beaucoup d'accidents, ce qui laisse supposer que les gosses ont un sens de la préservation plus grand qu'on ne le croit. Et je me demande si les obstacles et les dangers ne font pas finalement partie de toute « bonne éducation ». Ça leur apprend à ne pas avoir peur et à se tirer d'un mauvais pas, à être autonome, à ne pas dépendre de l'autorité. Ça multiplie les situations autour d'eux, ça les oblige à observer, à être adroit, à mettre en corrélation leurs membres et leurs objectifs ; bref c'est tout de même assez riche.

En plus je me demande si la sécurité que les parents réclament pour leurs enfants n'est pas l'expression de leur phantasme. D'une part créer un univers de sécurité c'est s'interposer entre l'enfant et le monde, c'est un rôle qui donne de l'importance aux parents, justifie leur autoritarisme et leur désir de possession. Les préserve de repenser leur monde en fonction du nouveau venu qu'est l'enfant, bref il y a dans ce rapport de sécurisateur à sécurisé quelque chose de très louche. L'apprentissage permet à l'enfant de vivre en évitant de se détruire et doit passer par une relation d'explication de démonstration, de recherche à deux, adulte et enfant. Ça demande plus de patience et d'effort que de supprimer les couteaux ou de tenir les enfants par la main.

La plupart du temps les enfants dont on dit qu'ils n'ont pas le sens du danger sont des enfants qui cherchent à provoquer la terreur de leur mère ou quelque chose de cet ordre.

Chez nous on n'apprend rien aux gosses, c'est vrai aussi ; mais nous faisons pleinement aussi s'exercer la meilleure fonction d'apprentissage qui est le jeu. Nous les laissons assister à toutes sortes de choses, nous he découpons pas leur monde en rondelles sécurisantes, ce n'est pas très actif de notre part mais tant pis pour nos prétentions pédagogiques. Ceci dit nous voudrions bien leur apprendre timidement des petits trucs en plus, mais là c'est comme pour l'hygiène, on est pas assez nombreux. Que les critiques-pédagogues de bonne volonté se présentent, nous ne leur crachons pas dessus.

Ceci dit les enfants, et nous avec, ont appris toutes sortes de relations nouvelles. Les gosses des crèches sauvages sont beaucoup plus sociaux, ils savent former des groupes, ils sont indépendants, ils comprennent assez bien qui sont leurs amis et qui sont leurs ennemis, ils savent s'exprimer et n'ont pas peur de montrer leur désapprobation du monde capitalo adulte. Enfin la plupart d'entre eux sont vraiment plus adroits que la moyenne, plus courageux aussi.

chanalyste, parce que là-dessus ces spécialistes ont dit trop d'âneries et que le meilleur moyen est peut être de repartir à zéro.

Le besoin d'affection est un moyen de s'affirmer de ne pas être remis en question, c'est une base de départ sur laquelle il s'appuie pour inventer. Un enfant invente tout le temps si on le laisse faire, mais il a besoin de relations avec les autres, cela fait partie de sa recherche, je pense que cette relation est surtout affective et qu'elle lui permet par les satisfactions qu'elle lui procure de faire le tri dans ses recherches.

Les capitalistes reconnaissent le besoin d'affection dont il font un besoin de sécurité parce que cette déviation leur sert à châtrer les mères, à les priver de leur invention à en faire une auto-répression. Ce n'est pas parce que les besoins affectifs leur paraissent en eux-mêmes très important. Il n'y a qu'à voir ce qu'ils proposent dans les écoles, lycées, bureaux, usines et partout ailleurs comme expression affective. Mais par contre envoûter un gosse d'un affect vidé, démesuré et sécurisant ; baser des valeurs là-dessus lui faire admettre l'autorité par le biais de « maman t'aime, maman t'aime plus » ; c'est drôlement astucieux, surtout quand on sait l'importance de l'apprentissage des premières années. Après ça le gosse admet tout le reste, il aura horreur du risque, il se sentira bien comme dans un œuf et il n'osera plus « naître », c'est-à-dire rechercher, acquiescer son onomie.

Après 6 ans âge où il quitte « la maternelle » pour entrer à l'école, il sera brutalement privé de ce climat affectif, sauf à des heures privilégiées (que de choses à dire là-dessus, cette différence de climat entre l'école, le bureau, l'usine et chez soi ou on est censé retrouver l'affectivité).

Mais avant 6 ans. Les capitalistes prétendent gaver le gosse d'affectivité, de sécurité, et tout ça par la mère dont c'est le « rôle » et qu'on crétinise par la même occasion au maximum en la cantonnant dans ce rôle sournoisement accompagné d'autoritarisme. Car ce n'est pas n'importe quelle affectivité qu'on nous propose de distribuer, mais une affectivité dosée, châtrée elle aussi de son contenu sensuel, rigolard ou ludique. La contradiction capitaliste, à ce niveau est totale car après avoir dispensé son affectivité, la mère la reprend dans la mesure où elle est censée faire accepter au gosse le monde totalement privé d'affectivité qui est l'école et la rue qui y conduit.

Les mères n'ont du reste aucun contrôle sur la pédagogie. Elles sont chargées de l'appliquer pour l'élevage des enfants, comme les ouvriers sont chargés d'appliquer une technique de production, mais elles n'ont aucun moyen et aucun droit de la créer.

L'affectivité qu'on nous permet et qu'on nous oblige à avoir ne ressemble en rien à celle que nous avons envie d'avoir. De-

puis le « Tu enfanteras dans la douleur », jusqu'à tous les tabous de l'inceste et tout le rôle répressif qu'on nous octroie tout fait de l'affectivité un bog-outil à bourgeois. Tant que nous ne saurons pas embrasser leur sexe et que nous aurons honte de les faire participer à nos jeux amoureux notre affectivité sera ambiguë.

Si la relation parents-enfants devient si pourrie, ce n'est pas étonnant en nous imposant une pareille hypocrisie, en engendrant une telle frustration comment voudrait-on que nous soyons capables d'avoir avec les gosses de bonnes relations. En fait, non pas nous, mais on, c'est-à-dire le monde capitaliste, déteste les gosses comme il déteste les femmes, comme il déteste tout ce qui risque de véhiculer autre chose que sa morale pourrie. Ce n'est pas étonnant ; dans une société où la propriété privée et la hiérarchie sont génératrices de valeurs, tout enfant est potentiellement un voleur et un usurpateur.

Si au lieu de prétendre que la propriété privée engendre la valeur, on dit que la valeur c'est l'expression humaine, on change vraiment tout. Un exemple, si un gosse se radine avec un beau jouet, tous les autres vont être jaloux, vouloir le lui casser ou le lui prendre ; si un gosse au contraire se ramène avec une mine hilare et une envie de faire le clown, tous les autres auront envie de le laisser faire de profiter de son humour pour en rigoler et en faire autant.

Le racisme anti-jeune et capitaliste commence aux bébés qui n'ont ni la possibilité de marcher dans l'herbe, ni lieu où faire du bruit, ni contact avec le monde sinon filtré par « maman », ni copains de tout âge avec qui se confronter et créer des relations ni aucune recherche possible. C'est pour lutter contre ce racisme car c'est bien ça, les cons de bourgeois sont bien des porcs bouffant leurs propres petits, que nous voulons des crèches sauvages qui n'aient rien à voir avec la P.M.I. ou l'éducation nationale.

Un dernier mot. Il faut faire très gaffe au rôle des parents qui veulent nous faire jouer les bourgeois : « soyez flics, acceptez et faites accepter notre ordre ». Il n'y a qu'à être convoqué chez un protal ou un proviso ou un dirlo en tant que parent, pour avoir vu comment ces gens-là une main sur le cœur, l'autre sur le bon de renvoi de votre gosse, vous parle de « votre rôle de mère », et avoir eu envie de lui casser la gueule sans pouvoir la faire à cause de toutes ces saloperies de menaces qui pèsent sur nos gosses, depuis la classe de rattrapage jusqu'à la maison de redressement.

Pompidou, l'ordre nouveau ; l'ordre moral, les technocrates spécialistes pédago-spycolo-flics c'est dangereux. Il faudra bien faire attention de se serrer les coudes contre cette vacherie. Qu'on ne se laisse pas isoler comme des parents « dangereux, dénaturés et incapables » de qui il faut pour leur « bien » protéger les mouffets ; parce que ça nous pend au bout du nez.

Dans les crèches sauvages nous avons appliqué quelques principes : les enfants sont amenés et ramenés à n'importe quelle heure de la journée. Tous ceux qui veulent venir s'occuper d'eux sont les bienvenus, homme, adolescent, vieillard, ils s'éduquent avec et sur le tas. Les enfants sont ensemble au moins une partie de la journée quelque soit leur âge. Nous demandons (vaguement) une participation de 3 francs par jour parce que nous n'avons pas de subvention, mais cela suffit amplement à assurer le déjeuner et le goûter quelquefois le dîner, et ils mangent très bien. Sont considérés comme indésirables les gens qui oppriment et on le leur dit bien gentiment.

Aux Beaux-Arts l'école paie trois personnes pour entourer les enfants, il va sans dire qu'il n'y a pas de hiérarchie entre eux, pas plus qu'entre eux et nous. Pas de divisions du travail non plus. A Censier ce sont les parents et les gens qui le veulent qui assument tout.

Une femme de la crèche des Beaux-Arts - Censier
Après 2 ans de réunions et de pratique crèche.

CES PUTAINS DE FEMMES VEULENT LUTTER

A Renault-Billancourt, au Bas-Meudon, le comité de grève occupe trois ateliers depuis vendredi 7 mai.

A la radio nous entendons Ségué déclarer qu'aucune femme n'occupera l'usine la nuit, que les femmes ça doit rester à la maison.

Une ouvrière du Bas-Meudon : « Vendredi dernier, je passais dans le bureau d'un ponton de la CGT et je l'entends dire au téléphone : « Pas de femmes dans l'usine après 8 heures ». Je lui réponds : « Nous occuperons et il faudra nous sortir par la force », lui : « D'accord, vous faites votre expérience mais si vous avez des ennuis, s'il y a des viols, vous serez responsable ».

Quand des pontons me croisent dans l'usine maintenant, ils disent : « Tiens, voilà la putain ! »

Samedi on était cinq femmes à occuper. On forme une équipe formidable. Mais il faut toujours lutter contre les préjugés envers les femmes qui prennent leurs affaires en main.

Et dimanche la CGT a osé envoyer dans les ateliers des filles provocantes, les utilisant pour essayer de créer des incidents et montrer que j'avais tort. Mais nous, les cinq « occupantes » nous les avons suivies pour les surveiller. La CGT a utilisé ces femmes comme des putains. C'est vraiment réactionnaire.

L'autre jour ils ont embêté une copine. Elle se trouvait dans les forges. Un délégué de la CGT lui demande sa carte, parce qu'on accorde aux femmes la permission de faire des rondes de garde mais pas le droit de se promener librement dans l'usine. La copine a une carte provisoire et c'est un prétexte pour l'emmener au PC de la CGT où ils voulaient la garder. Quand je suis arrivée avec des copains

Projet collectif d'un livre noir de l'oppression des femmes. Apportez le plus grand nombre d'entre nous y participez avec leurs textes et leurs idées. Celles qui sont à Paris peuvent appeler à FON 5091

C'est l'expulsion d'une femme

D'après les informations du Monde (13 mai), Mme Kheira Bouchellil a été expulsée de France le 15 mai avec ses huit enfants. Les gendarmes sont arrivés chez elle à 6 heures du matin sans aucun préavis et l'ont embarquée avec ses enfants sur un avion pour Alger où elle est arrivée dans le plus grand dénuement.

Elle avait été condamnée plusieurs fois pour vol et racolage. De nombreuses plaintes avaient été déposées contre elle par ses voisins. Mais ils regrettent la brutalité de cette expulsion.

C'est une vie de femme

Elle était femme de harki et n'avait sûrement choisi, ni son mari, ni ses idées politiques. Elle a été abandonnée par son mari. Elle a huit enfants et est encore enceinte. Elle n'a sûrement pas pu avoir accès aux contraceptifs.

Elle élève seule ses enfants et doit se prostituer ainsi que voler pour les nourrir.

Elle ne rapporte pas à la France puisqu'elle ne travaille pas. Elle « pond » des enfants mais ils ne sont même pas Français. Alors elle n'est rien et la France l'expulse.

du comité de grève, ils la faisaient passer devant un véritable tribunal. Nous avons dit qu'elle était de l'usine mais ils n'ont pas voulu la lâcher avant qu'un autre copain arrive et menace de sortir un tract sur l'attitude de la CGT. Alors elle a pu sortir avec nous.

Pour la CGT, le Bas-Meudon c'est « le bordel parce qu'il y a des femmes » c'est le « campus » parce qu'on discute, parce qu'il y a des affiches sur Flins, sur le racisme, sur autre chose que les revendications de la grève. Quand les femmes sont combattives ce sont des putains ; quand les hommes sont combattifs, ce sont des étudiants gauchistes.

A Troyes, les femmes qui ont occupé toutes seules l'usine, ont été soutenues par leur mari, mais plusieurs se sont entendues dire : « S'il y avait eu des hommes dans l'usine, je ne t'aurais pas laissée y rester la nuit ». Alors quoi ? Nous devons obéir à ceux qui veulent nous enfermer à la maison, les écouter quand ils nous traitent de putains si on lutte avec les hommes ? Nous nous battons contre la division, contre la discrimination.

Quant aux femmes qui cuisinent et servent à la cantine, elles sont épuisées et reçoivent comme toute récompense des tapes « amicales » sur les fesses. Aucun délégué, aucun gréviste n'a pensé venir aider les femmes au service et à la cuisine. N'est-ce pas l'habitude d'exploiter les femmes à la maison que l'on retrouve dans l'exploitation des femmes à la cantine pendant la grève ?

Nous appelons à ce que tous et toutes nous nous occupions de la cantine pendant la grève !

Une ouvrière gauchiste du Bas-Meudon

La lutte de libération des femmes est un phénomène récent en tant que mouvement autonome. Depuis longtemps les révolutionnaires ont posé le problème de la prise du pouvoir face à la bourgeoisie sur le terrain de la lutte économique. Dans le même temps les femmes en étaient à poser le problème d'un statut égalitaire avec l'homme (à travail égal salaire égal, droit de vote).

C'est le développement des luttes anti-impérialistes, celles des peuples de couleur contre la main-mise de l'homme blanc occidental qui nous permet de poser le problème de notre oppression au niveau idéologique (remise en question de la fonction de la femme dans la famille, revendication de son propre corps pour qu'il ne soit plus objet d'exploitation et de consommation). L'exploitation de la femme par l'homme est la règle dans toutes les formes de société. A la différence des autres luttes, de libération qui ont existé jusqu'à maintenant, notre lutte est à dominante idéologique. Nous devons la penser comme telle, car personne ne l'a jamais fait et ne peut le faire pour nous.

COMMENT ON A FAIT LE JOURNAL COMMENT IL SE VEND

Le journal n'est pas écrit par une équipe de rédaction, il a été écrit par toutes celles qui avaient envie d'écrire et qui le pouvaient. Pour le prochain journal, on espère bien recevoir des lettres, des articles. On aimerait bien qu'il ne reste pas « parisien » et que de province, arrivent des pages entières, en attendant que les groupes qui y sont écrivent leurs propres canards.

Ce numéro du journal nous coûte environ 1 million 2, l'argent, nous le trouvons par des collectes entre nous, en allant faire plus ou moins la manche auprès des « personnalités » en accordant sans enthousiasme, des interviews à des journaux pourris (une interview prévue pour « Ambre », pour 500 000 F), nous trouverons sans doute le fric pour ce numéro. Pour le prochain numéro, nous avons ouvert un compte en banque : ceux et celles qui ont un peu ou beaucoup de blé peuvent déjà nous envoyer ce qu'ils veulent. B.N.P. numéro 026-259.

Nous tirons le journal à 35 000 exemplaires, nous en diffusons dans les kiosques, gares, par le trust N.M.P.P., contrôlé par Hachette, ils nous payent 56 c. l'ex-vendu, mais nous revendons les autres 61 c à Paris, 86 c pour la banlieue et la province et là-dessus il faut encore



Retrouvons nous pour la "Fête des mères" dimanche 6 juin le lieu sera indiqué dans un Spécial "Fête des mères" un supplément au Torchon brûlé

DEPUIS QUAND LA FETE DES MERES ?

La fête des mères créée sous le gouvernement de Vichy — époque où la revalorisation de la mère était vitale (hommes morts, prisonniers, enrôlés) — est l'une des dernières inventions de Pétain : TRAVAIL - FAMILLE - PATRIE !

POURQUOI LA FETE DES MERES ?

La fête des mères est une opération commerciale faite sur notre dos, en utilisant l'amour de nos enfants. C'est la vente forcée par le chantage sentimental. Le 6 juin nous sommes seulement des machines à faire vendre. La fête des mères est une escroquerie. La fête des mères n'est pas notre fête.

COMMENT ?

La fête des mères est une manœuvre destinée à maintenir la fa-

nous pensons que c'est aux femmes qu'il appartient de détruire l'idéologie individualiste de cette société. Il faut repenser le communisme, en transformant l'image glacée que nous ont transmis les révolutions précédentes. En nous soulevant, nous, femmes, nous voulons que notre révolution soit celle ou toutes les censures disparaissent ou tous les tabous sexuels soient levés, ou l'amour et la tendresse existent et s'expriment et ne soient plus écrasés au nom d'un intérêt supérieur élaboré ailleurs.

Nous avons derrière nous des millénaires d'oppression et de silence. Nous ne sommes pas une force neuve qui tout d'un coup se réveille. Nous voulons comprendre, examiner, juger ce qu'ils nous ont inscrit dans la tête et dont nous ne voulons plus.

Notre lutte est partie intégrante de tous les mouvements de libération. Nous qui faisons ce journal avons pour la plupart un statut privilégié dans cette société. C'est cette liberté qui

mille au sein de laquelle les enfants apprennent à obéir (père, professeur, adjudant, patron) pour le plus grand bien du capital.

Cette fête destinée à entretenir le mythe de la « Mère » (bonne, douce et belle...) est une duperie :

— On glorifie la maternité alors qu'elle est dans la plupart des cas accidentelle.

— On valorise la maternité en persuadant les femmes que si elles ne sont pas mères, elles ne sont rien du tout.

POUR QUI LA FETE DES MERES ?

Sûrement pas pour nous ! FETES UN JOUR, EXPLOITEES TOUTE L'ANNEE

Des mères, dont nous.

nous permet de poser le problème de la libération sexuelle, du statut de la femme dans la famille, etc...

Mais il est nécessaire que ce pouvoir que nous nous sommes données de faire un journal soit un pouvoir auquel toute femme puisse accéder. Depuis longtemps la parole, la créativité, l'initiative sont monopolisées par les hommes. Si nous prenons la parole maintenant, nous utilisons leur langage parce que nous devons en passer par là si nous voulons rompre notre silence en revendiquant notre vide.

Chaque article de ce journal est une victoire parce qu'il est un cri de révolte, jailli des gorges des femmes temps le révolutionnaires ont posé serrées depuis des millénaires.

Le P.C. prend position (L'Huma, 21-5-71) :

P. 2 : « Pour une nouvelle législation concernant l'avortement. »

P. 6 : Loisirs-Informations. Fête des mères : « un gentil cadeau (...) exécuté avec patience et attention, fera la plus grande joie de maman ».

Merci M. Marchais

Seulement voilà : nous ne voulons plus de vos « gentils cadeaux ». Nous ne voulons pas de votre « nouvelle législation de l'avortement » : nous refusons toute législation. Nous ne voulons plus de votre fête des mères : nous voulons vivre, nous femmes (mères ou non), toute l'année, et non être « fêtées » en échange de notre aliénation un jour par an.

venez Brûler le 1er Torchon et Torchon le 2^e le lundi 7 Juin à 19h.30 aux Beaux-Arts.

Si vous n'êtes pas à Paris pour venir aux réunions du prochain n° envoyez nous ce que vous voulez y écrire à : Marie Dedieu, 109 Bd. Beaumarchais, Paris 3^e

Assemblées Générales tous les 15 jours (2 juin etc.) Ecole des Beaux-Arts 17 rue Bonaparte, Paris 6^e local : 13r. des Canettes, 6

